

Nº 240. 18 AOUT 1938

1fr.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

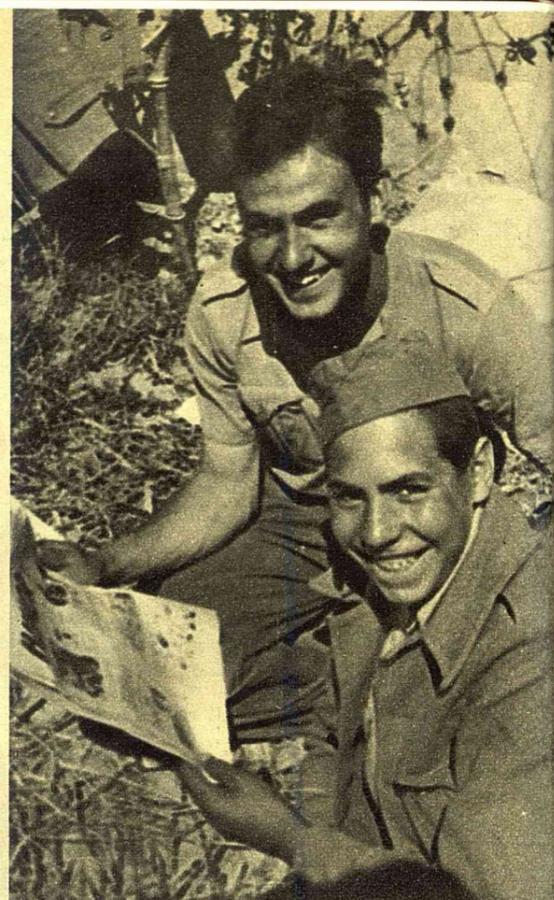
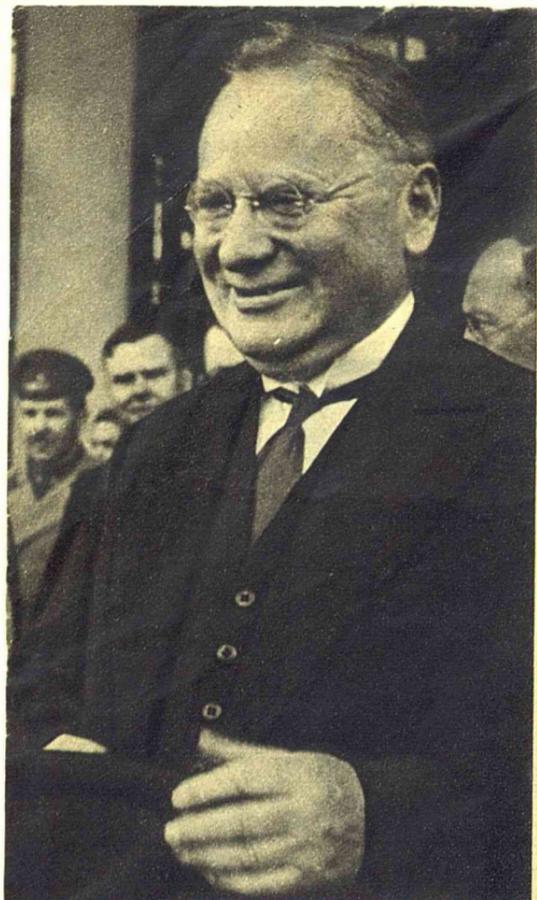
Rev 7/12

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL



Photo A. DIEZES

REGARDS SUR LE MONDE

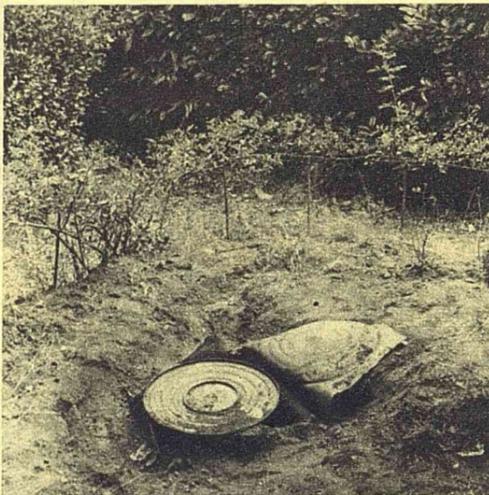


Après que toutes les attaques des troupes japonaises dans la région du lac Khassan eurent été repoussées par les troupes soviétiques, les hostilités ont cessé le 11 août à 13 h. 30, l'ambassadeur de Tokio, M. Shigemitsu, ayant accepté les principales conditions de l'accord proposé par Litvinov. C'est là une nouvelle et éclatante victoire de la politique de paix de l'U.R.S.S., menée avec la plus grande fermeté en même temps qu'un échec pour l'agresseur japonais et l'axe Berlin-Rome-Tokio. Cet événement coïncide avec la session du Conseil suprême de l'U.R.S.S., où le budget présenté démontre les progrès constants de l'industrialisation et l'élévation du niveau de vie des travailleurs. Nos photos : à gauche, Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires Etrangères; à droite, des soldats de l'armée soviétique d'Extrême-Orient pendant le travail d'instruction.

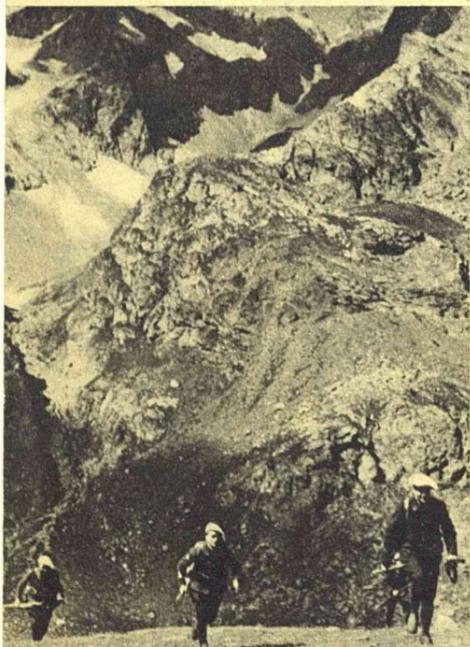
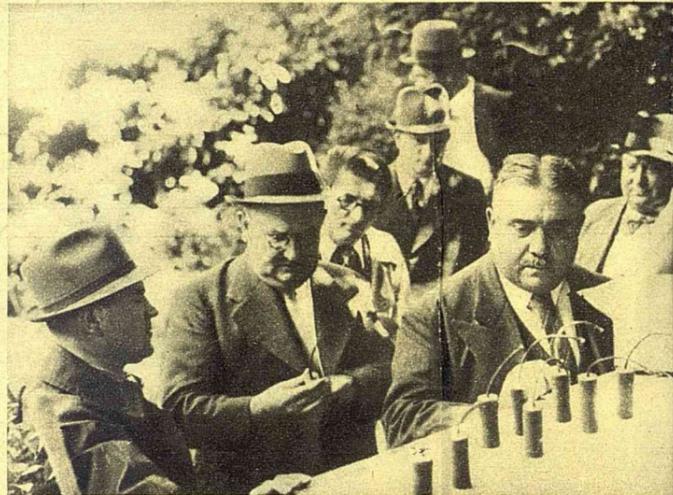
Après l'Ebre, l'armée espagnole a franchi le Sègre et pris l'offensive au sud de Balaguer, dans la province de Lérida. Voici deux jeunes soldats qui lisent les journaux et se félicitent des succès républicains, remportés grâce au moral élevé et au courage de l'armée populaire, malgré la continuation de la honteuse « non-intervention » à sens unique.



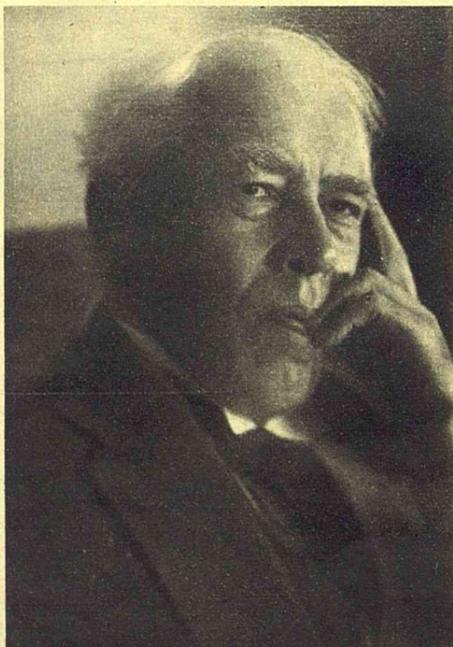
Simone Simon est à Paris, retour d'Hollywood, et elle semble ravie de retrouver une atmosphère plus familière. Elle sera « Séverine » dans la « Bête humaine » que Jean Renoir a commencé de réaliser. La charmante artiste est ici entre son metteur en scène, dont on aperçoit le profil et le bras, et Jean Gabin qui sera son partenaire dans le nouveau film de Renoir.



Malgré tous les efforts faits pour enterrer l'affaire des Cagoullards, il arrive qu'on déterre des explosifs que ces « innocents » avaient préparés pour faire sauter les Français qui ne sont pas encore disposés à crier : « Heil Hitler ! » A Chamalières, près de Clermont-Ferrand, on a trouvé 140 tubes de cheddite dans un fût entoué dans le parc du cagoullard Métenier. On voit ici, à gauche, le fût que masquait un vert gazon; à droite, commissaires et chimiste examinent les tubes. Il y avait là de quoi faire deux fois plus de dégâts que rue de Presbourg.



D'importantes manœuvres alpines viennent de se dérouler. Elles se sont terminées par un défilé de 20.000 hommes devant le Président de la République, au col du Galibier. Ci-dessus : un groupe d'Alpins progressant au col d'Arsine.



Le grand metteur en scène russe Stanislavski, qui a joué un rôle si capital dans l'évolution de la mise en scène moderne, vient de mourir. C'est une lourde perte pour l'art théâtral.

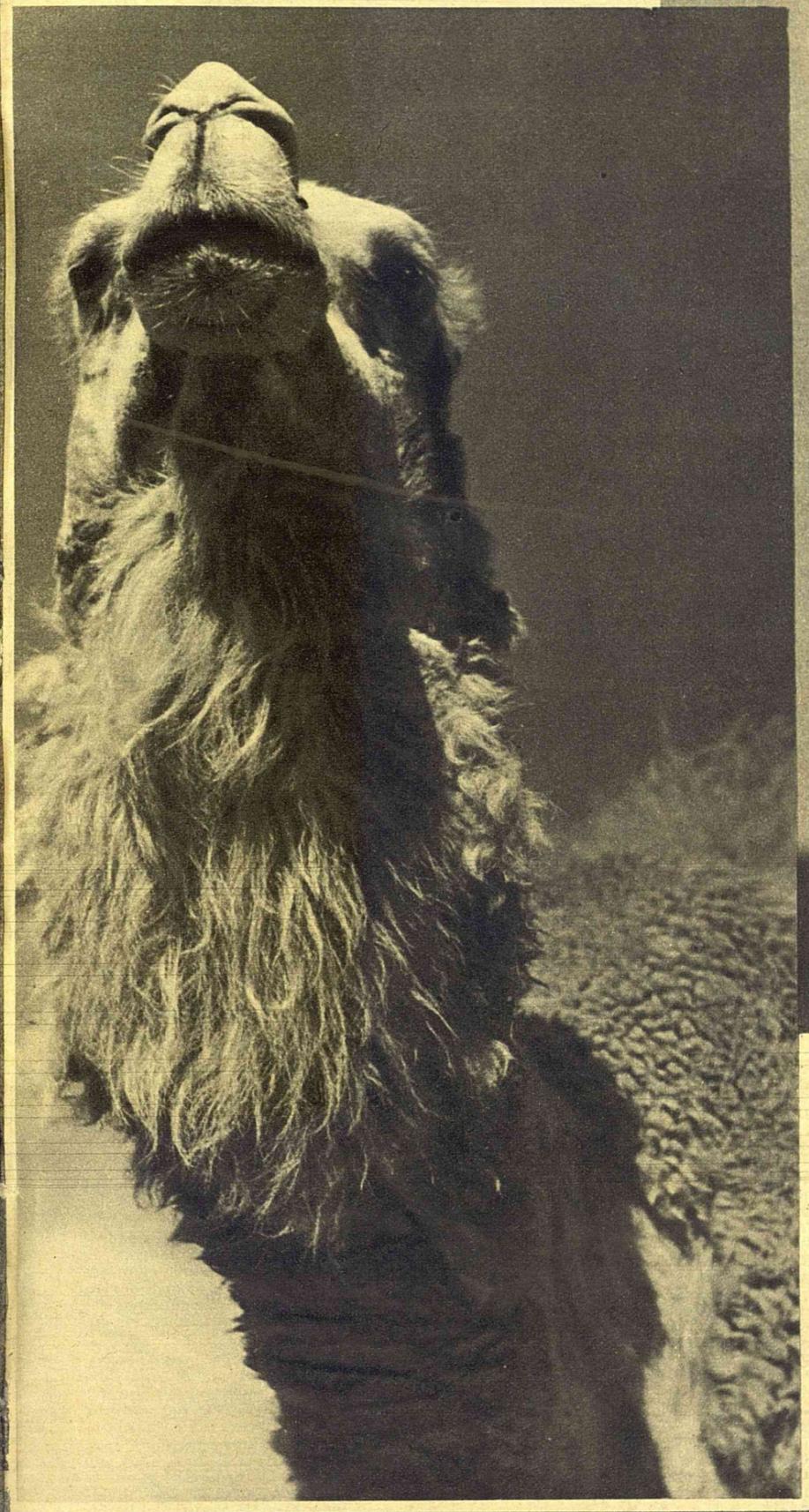


L'aviateur américain CORRIGAN, surnommé le « fou volant », qui avait, malgré l'interdiction des autorités américaines, traversé l'Atlantique, seul à bord d'un avion vieux de dix ans, a reçu un accueil enthousiaste à son retour à New-York.



Une officine de réforme frauduleuse a été découverte à Marseille et de nombreuses personnes ont été inculpées. Parmi elles se trouve l'international de football Ben Bouali, l'un des meilleurs joueurs du continent, dont le certificat de réforme portait la mention « réformé pour faiblesse de constitution ».

DEUX AMIS
QUI SE MONTENT
LE COU !



QUEL appel signifient ces cous levés dans une noble attitude vers le ciel torride, cou rayé de noir chez le zèbre, cou laineux et couleur du désert chez le chameau ? Les chats confiants allongent ainsi le cou avec complaisance sous la main qui caresse. L'oiseau lève ainsi sa gorge gonflée pour chanter son amour.

Dans le cou levé il y a la gorge vulnérable offerte à l'ennemi possible et seul un sentiment plus fort que la prudence peut faire que ces deux amis se montent ainsi le cou. Est-ce l'odeur d'une femelle que le zèbre et le chameau hument dans l'air chaud, ou bien ont-ils vu sur un arbre quelque chose à manger ?

Photos YLLA

pris
da.
se
oral
nti-
que.

a été
breuses
elles se
Bouali,
t, dont
ention
tion ».



Une auberge de la jeunesse
dans les Cévennes

GARÇONS ET FILLES D'AUJOURD'HUI AU PAYS DES CAMISARDS

Un reportage de Georges SADOUL

N

ous avons passé la nuit tout près du sommet du Mont Lozère, dans une baraque de secours, refuge des montagnards, des bergers et des moutons. Nous avons dû balayer longuement avec une branche de pin les poussières et les crottes rondes des moutons pour trouver la dalle où nous avons dormi sur nos imperméables, sous une seule couverture.

La fraîcheur de l'aube nous avait réveillés; en buvant du thé chaud, nous avons vu la grosseille rouge du soleil se lever sur les brumes des vallées, puis nous étions partis tous deux dans la brise fraîche, suivant un vague « draïlle », chemin séculaire des moutons émigrants.

Comme nous descendions les pentes du Mont Lozère, il nous semblait voyager non dans une terre moderne rongée par les troupeaux, mais dans le chaos de l'époque quaternaire, quand venaient seulement de se retirer les glaciers qui recouvraient l'Europe. Pas un arbre, à peine d'herbe et partout un granit implacable, en rochers ruiniformes, en amas de cailloux gigantesques ou pulvérisés dans un sable singulier dont chaque grain, noir ou blanc, avait la taille d'un pois. Ici, nos pieds enfoncent dans les tourbes marécageuses. Plus loin, les ruisseaux coulaient au fond d'éboulements de sable gris... Au fond d'un val, le squelette d'un mouton perdu, mort de faim et de froid, loin de toutes maisons, de tous chemins, atteste que nous sommes vraiment au bout du monde et du temps. Pas un oiseau qui chante sur cette terre désolée, pas une cloche de troupeau, pas un arbre, pas un insecte même. Il semble que la vie ne soit pas encore apparue sur le globe.

Le soleil monte sur l'horizon. Il fait plus chaud maintenant. Marchant du fond des vallées vers un but mal connu, nous goûtons pleinement tous les bonheurs du marcheur. Le bonheur d'être jeunes, le bonheur d'avoir toute notre santé, toute notre raison, toutes nos jambes, tous ces biens précieux qu'un tourbillon du temps suffit parfois à anéantir, ces biens dont on ne sent jamais mieux le prix que dans ces insouciantes vacances, que dans ces marches de montagne.

Le paysage s'humanise. Voici des buissons dans les éboulis de rocher, des bergers à la moustache grise et au pantalon de gros drap bleu, des maisons de granit si pareilles au paysage qu'on les en distingue à peine. Voici des pays au beau nom : le Mas de la Barque, Bellecoste, Camargues, Salarials, hameaux de chaume...

A suivre la « draïlle » retrouvée, ce fleuve de cailloux creusé par les troupeaux dans les forêts et les landes, nous arrivons au pont du Tarn. Le Tarn, près de sa source, n'est ici qu'un ruisseau d'une transparence bleue dans les rocs de granit, au milieu d'une haute vallée plate. Le pont n'a pas d'âge. Il peut être aussi bien, dans son granit gris, l'œuvre des Romains, des Camisards ou des pâtres du siècle dernier. Ce pont à moutons où ne mène aucun chemin apparent sur la lande environnante, est posé là, étrangement comme oublié dans un pays un peu fantôme, au coin d'un bois de pins plein de framboises.

Nous avons déjeuné là, après nous être baignés dans l'eau froide, puis nous sommes descendus à travers des forêts embrouillées et sauvages, vers le prochain hameau... Ici les maisons aux fenêtres à meneaux étaient précédées de hauts escaliers de pierre.

« Le mas Méjean, où est le mas Mé-

jean », ai-je demandé à un paysan grisonnant près duquel aboyait un chien de garde.

Avec mon accent de Parisien on ne m'a pas compris. J'ai dû répéter deux fois ma question.

« Ah ! oui, Masse Méjeanne », a répété l'homme avec l'accent chantant des Cévenols, « Masse Méjeanne ? C'est à deux kilomètres d'ici... Vous n'avez qu'à suivre la route... »

Mas Méjean : dix à quinze maisons dispersées au flanc d'une colline de rochers de granit. Deux cimetières (ici, même les fermes solitaires ont un cimetière grand comme un carré de choux), un pour les catholiques, l'autre pour les protestants; après trois siècles, les religions restent ici fidèlement séparées. Autour des habitations se groupent de nombreuses maisonnettes, l'étable où sont les bestiaux, la grange où sont les récoltes, le charnier où l'on fait saler la viande, la porcherie, le fournil où l'on fait cuire le pain et, parfois même, avec une roue pas plus grande qu'une roue de chariot un moulin minuscule que fait tourner une rigole. Ainsi chaque ferme est un groupe de maisons et de maisonnettes, une vraie petite ville miniature, avec ses boutiques et ses réserves. On est, ici, à plus de 1.000 mètres et le climat est, six mois de l'année, d'une terrible rudesse. Chaque ferme est une communauté familiale, une sorte d'économie relativement fermée...

L'Auberge de la Jeunesse de Mas Méjean est installée chez le maire de la commune. La femme du maire, une paysanne hâlée, au beau visage couleur de cuir, nous a fait entrer, par sa cuisine, dans la salle au grand âtre qui est celui de l'auberge.

Il y a là Marcel, mince dans son maillot bleu, Pierre et Mariette, qui

vend des bonbons dans une confiserie d'Alès, menue, fine, bien prise, et qui a la fraîcheur des pastilles de menthe, la délicate couleur de certains sirops. Mariette n'a guère plus de quinze ans, et les deux garçons n'ont pas encore atteint leur dix-huitième année.

« Vous venez pour l'inauguration ? », dit Marcel avec l'accent d'Alès, et Mariette, qui a un joli sourire un peu timide, s'excuse : « Nous n'avons que du sirop à vous offrir, vous savez. Ce n'est pas grand'chose... »

L'eau froide des granits embue les verres où l'orgeat met sa louche blancheur...

« On va vous montrer les chambres », nous dit Mariette. « C'est dommage à cause de l'inauguration, on ne pourra pas vous donner une chambre pour vous deux seuls... Vous devrez aller dans le dortoir des garçons et vous, madame, avec nous, chez les filles... »

Je coucherai au-dessus des vaches, dans l'immense grenier de l'étable, transformé en chambrée. Pour fermer la porte, il faut rouler sur son axe une lourde roue de chariot.

Les dortoirs des filles sont dans deux belles pièces peintes à la chaux au premier étage de la ferme. On y monte par un escalier de fer et de ciment qui s'accorde bien avec le granit de la façade. C'est le seul aménagement sérieux qui ait été fait dans cette auberge de la Jeunesse qui a le mérite d'être restée une vraie maison de paysans, habitée par des paysans.

Il y a, entre les deux chambres des filles, une belle porte gothique. Et pourtant, sur la façade, la date 1818 atteste que cette maison n'a guère plus d'un siècle. Mais les vieilles façons de construire se sont perpétuées dans ce pays qui, il y a peu de temps encore,

était éloigné des routes et de tous moyens de communications...

Comme la nuit est venue et que nous mangeons avec nos nouveaux amis dans la salle commune de l'auberge, près de l'âtre, voici que sac au dos arrivent les premières voyageuses. Jeanne, l'inlassable animatrice, la fondatrice de l'auberge, Marguerite et Rose, les deux sœurs, infatigables ouvrières, travailleuses acharnées pour la communauté. Jeanne a apporté dans son sac un beau melon d'eau qu'elle rafraîchit dans un seau d'eau avant de nous offrir ses tranches à la chair jaune paille. Puis, comme la nuit est complète dehors, comme la lampe charbonneuse, on met des grandes brassées de fagots dans le feu de l'âtre. De grandes flammes qui montent illuminent les figures, rôtissent les jambes nues.

La veillée commence avec ses histoires qu'on se raconte; des histoires de fantômes, de crimes mystérieux, des histoires qui font peur. Puis Mariette chante d'une voix très fraîche et que l'émotion rend peu assurée une chanson sentimentale, où il est question de mort, d'une bohémienne qui prédit l'avenir, d'un fils qui renie sa mère et se perd pour une femme de rien. Puis, cédant aux supplications générales, voici Marcel dans son tour de chant. Il a de l'allure et de la voix, ce gamin répidant, qui sait par cœur tout le répertoire de Maurice Chevalier, en plus de quelques chansons de Tino Rossi. « Prosper Yop La Boum, c'est le Roi du Macadam ». L'accent d'Alès se mêle bizarrement à une imitation de l'accent parisien. Tout à l'heure, ce sera plus savoureux encore quand, pour raconter des histoires de Marseille, il cherchera à imiter l'accent de Marseille, que nous autres gens du Nord distinguons mal de l'accent des Basses Cévennes.

Les dortoirs nous avaient tous deux séparés. Le jour nous réunit près de l'auge du lavoir où nous avons dégrasé le linge et les vêtements de toile salis par quinze jours de voyage. Puis nous sommes allés dans les schistes du Bougès proche retrouver le souvenir des premiers Camisards, des bûcherons et des paysans qui prêtèrent serment au col des Quatre Hêtres et descendirent à Pont-de-Montvers punir l'abbé Chayla de sa tyrannie.

Quand nous sommes revenus des bois de châtaigniers, nous avons trouvé vingt garçons et filles autour de la grande table de bois. L'inauguration est pour demain. On est venu d'un peu partout pour s'y préparer. On mange de grand cœur et de bon appétit, on bavarde. « L'auberge qu'on vient d'inaugurer à Avignon, dans le fort de Villeneuve, est la plus belle de France. Si vous voyiez ces vieux bâtiments... et la vue... sur la vallée du Rhône. » « L'auberge de Peyreleau n'est pas encore complètement installée, il y a des rats dans la cave et pas de cabinets, mais la vue est superbe, dans les vignes. Les petites chambres sont charmantes. » « Tu connais la nouvelle auberge de Saint-Julien d'Arpaon, elle est très bien. » « J'ai fait tout le Massif Central à bicyclette, je vais descendre vers Marseille. » « Je pars la semaine prochaine pour faire en vélo les Alpes de Provence et la Côte d'Azur. Je monterai à la montagne de Lure. » « Je vous signale une bande de fous qui se

promènent à moitié nus, qui laissent les auberges sales derrière eux, et qui passent leur temps à faire de l'auto-stop de la façon la plus grossière. Des gars comme ça, ça fait du tort à notre mouvement. »

Tout le monde approuve. On sent qu'ici règne, loyal et clair, l'esprit des auberges, l'esprit d'entraide, de camaraderie, l'esprit de la vraie jeunesse de France. Essayant ses mains sur son tablier, la mère aubergiste est venue de sa cuisine faire un brin de causette. Il va falloir préparer cent cinquante repas froids pour demain et ce ne sera pas une petite affaire.

En effet, ce n'est pas une petite affaire. Les filles sont venues nous jeter en bas du lit dès six heures du matin et nous nous sommes mis à tourner des mayonnaises de quatre litres d'huile dans des cuvettes larges comme des baquets. Pour ne pas se salir, Marguerite a mis un tablier couvert de marguerites et Rose un tablier qui lui aussi (par une injustice du sort) est couvert des mêmes fleurs. Il faut couper en tranches minces un gigantesque gigot, séparer les tomates en feuilles, ranger dans cent cinquante barquettes six fois cent cinquante mets enfermés dans des feuilles de papier paraffiné. J'ai taché d'huile le pantalon que nous avions eu tant de mal à laver, je me suis coupé une tranche de doigt avec le gigot, mais nous sommes tous fiers devant l'œuvre accomplie, tandis que la robuste femme du dirigeant de la colonie d'enfants proche fait frire dans l'huile des beignets apétissants et dorés...

Ce n'est pas de chance, il n'avait pas plu depuis deux mois et voici qu'avant le déjeuner les grosses gouttes chaudes d'une averse d'été mouillent l'aire de granit où l'on bat habituellement le blé, et où l'on avait, parmi les banderoles et les branches de sapin, dressé les tables. Il faudra déjeuner dans le dortoir des garçons...

En attendant la fin de l'averse, sur la paille dorée de la grange, tous se sont réunis; des ouvriers sont montés en camion d'Alès; le car a amené des gens de toute sorte, et, parmi eux, d'étonnantes vieilles demoiselles protestantes au lorgnon noir à cordon de soie sous les coques et la paille de leurs chapeaux d'un autre âge. Ici, et depuis le Roi Soleil, les protestants sont de gauche (le protestant Barbusse n'est-il pas venu de la proche Anduze?) et les vieilles demoiselles, qui n'échappent pas à cette règle politique, sont venues fêter de leurs cheveux blancs l'Auberge de la Jeunesse.

Peut-on, sur la paille d'une grange, parler de visiteurs officiels? Voici, pourtant, en bras de chemise, en médecin du pays, ami des auberges, que si barbiche grise n'empêche pas de chanter avec un cœur (ou, comme il le prononce selon la tradition locale, un « cuheur ») admirable de belles chansons paysannes. Et voici André Chamson qui chante mieux et plus fort que personne, qui récite la chanson des protestants enfermés à Aigues-Mortes dans la tour de Claires, l'ode provençale de Mistral aux Catalans, sans oublier cette belle chanson : « Mamita Mia », qui est le refrain des défenseurs de Madrid...

(Voir la suite page 8.)



Et voici André Chamson qui récite la chanson des protestants enfermés dans la tour de Claires.



L'auberge de la jeunesse de Mas Méjean.



Sur le pré, en bas d'un hémicycle de rochers et de buissons, les hôtes de l'auberge dansent au son d'un petit orchestre.



Les vieilles façons de construire se sont perpétuées dans ce pays.

HITLER "TRAVAILLE" LA BELGIQUE. ALLONS-NOUS ENFIN RÉAGIR ?

Une enquête de Louis GERIN

UN officier belge, attaché à l'état-major, que je rencontrais ces jours-ci, à Paris, me disait : — Les Gouvernements français de ces dernières années ont commis bien des bêtises. Après avoir permis Hitler, ils l'ont laissé rétablir le service militaire obligatoire, réoccuper la Rhénanie, réaliser l'Anschluss, s'installer sur la frontière des Pyrénées, ce qui est d'une inconscience sans nom, menacer la Tchécoslovaquie. Il ne reste plus à la France qu'une faute à commettre et elle l'est déjà à moitié : permettre à l'Allemagne d'attirer la Belgique dans son orbite.

Et mon interlocuteur ajoutait : — Faisons un peu de stratégie : dans une guerre contre la France, par où l'Allemagne a-t-elle intérêt à attaquer ? Pas par la ligne Maginot, qu'elle sait imprenable. Par la Suisse ? Allons donc : on ne déploie pas des armées de plusieurs millions d'hommes dans un pays montagneux où elles ne pourraient avancer que fort lentement dans des vallées étroites, où l'aviation ennemie aurait tout loisir de les exterminer. Quand l'Allemagne laisse croire qu'elle attaquera par la Suisse, elle feint. Son vrai plan d'attaque reste toujours le plan Schlieffen, de 1914 : foncer sur Paris par les plaines belges et la trouée du Nord où aucun obstacle naturel ne s'oppose à la marche rapide d'immenses armées, surtout motorisées. Souvenez-vous de la dernière guerre : sans la résistance imprévue des Belges, von Klück eût été sous les murs de Paris avant même que la mobilisation française fût achevée. La leçon de 1914 a peut-être été perdue en France mais pas en Allemagne, dont tous les efforts, depuis la défaite, et Hitler les a repris, avec cent fois plus de vigueur, ont eu pour but de détacher la Belgique de la France. Un premier résultat a été atteint par l'Allemand, lorsque la Belgique a dénoncé les accords militaires franco-belges, un deuxième lorsque M. Spaak a déclaré que son Gouvernement répudiait l'article 16 du Pacte de la S.D.N. Il ne reste plus à M. Hitler qu'à obtenir un troisième succès : obtenir de la Belgique qu'elle laisse passer sans résistance les troupes allemandes en marche contre la France.

— Est-il possible qu'il y parvienne jamais ? — Dans l'état actuel des choses, non. Aujourd'hui comme en 1914, la Belgique s'opposerait à la traversée de son territoire par les armées allemandes. Mais Hitler travaille pour qu'il n'en soit pas toujours ainsi. Et c'est pourquoi il mène en Belgique un formidable travail de sape. Il essaye de diviser le pays, et si

possible de le démembrer pour que le jour où il y lancera ses Panzerdivisionen, elles ne se heurtent pas à la résistance efficace de 1914. La clef de l'action allemande en Belgique est fournie par cette phrase de l'historien nazi Godfried Rooms : « Toute puissance en guerre avec le bloc franco-belge pourra désormais compter sur les forces aussi sûres que bien organisées du mouvement national-flamand... » Ajoutez aujourd'hui : ainsi que sur celles des rexistes et des nazis d'Eupen-Malmédy.

Pour atteindre ses buts, l'Allemagne emploie en Belgique la tactique qui lui a réussi en Autriche et en Tchécoslovaquie : l'excitation raciale. Allez voir sur place ce que ça donne.

C'est ce que j'ai fait. On sait que la Belgique est habitée par cinq millions de Flamands, germains de langue et de mœurs, juxtaposés à quatre millions de Wallons, français, eux, de culture et de langue. Aussi, depuis la création de la Belgique, en 1839, il y eut toujours chez les deux peuples un nationalisme assez développé, qui se manifestait en Flandre par une littérature populaire — la bourgeoisie était francophile — évoquant les fastes du comté de Flandre au moyen âge, lorsqu'il tenait en échec les rois de France, et en Wallonie par des cortèges qui célébraient l'anniversaire du 14 juillet et de la bataille de Fleurus qui, en 1794, donna la Belgique à la France. Mais ces nationalismes opposés n'empêchaient pas Flamands et Wallons de vivre en bonne intelligence. Pour les unir, il y avait les conditions économiques : la Flandre, agricole, avec son blé et ses ports complète admirablement la Wallonie avec ses mines et son industrie lourde.

Mais, pendant la guerre, dans les Flandres qu'elle occupait, l'Allemagne joua habilement du nationalisme flamand. Elle créa une République des Flandres, administrée par un Conseil composé de personnalités flamandes derrière lesquelles se tenait von Bissing. Elle promit que si elle gagnait la guerre, elle ferait de la Flandre, à laquelle elle ajouterait la Fandre française, un Etat indépendant, une sorte de réédition du Comté de Flandre. Du coup, le nationalisme flamand prit un essor formidable, que le Gouvernement belge d'après-guerre développa encore en prenant des mesures maladroites contre les Flamands, qui furent brimés et réduits au rang de citoyens de deuxième zone. Naturellement, les Flamands accusèrent les Wallons qui n'en pouvaient mais des fautes d'un Gouvernement obtus.

Les agents de l'Allemagne reparurent, continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Entre-temps, les Flamands avaient obtenu les satisfactions qu'ils réclamaient. Mais il était trop tard, leur nationalisme était chauffé à blanc. Du jour où Hitler apparut — il travailla la Flandre bien avant de prendre le pouvoir — il excita les Flamands à réduire à leur tour les Wallons au rang de citoyens de deuxième zone. Aujourd'hui, ce résultat est atteint.

Hitler a bien travaillé : aujourd'hui, le « Vlaamsch Nationaal Verbond », autrement dit le Parti national-socialiste flamand, est devenu extrêmement puissant, grâce à l'argent de Berlin et à une propagande formidable où la matraque, la terreur et l'antisémitisme ont leur part. Le V.N.V. est dirigé par un führer — c'est son titre officiel : leïder en flamand — Staf de Clerq, un homme qui demande que la Belgique soit rattachée à « la mère-patrie » (l'Allemagne), les Wallons étant expulsés de leur pays et refoulés en France chez leurs frères de race. Le V.N.V., grâce à l'appui rexiste, a pris une influence certaine sur le gouvernement qu'il oblige à une politique antifrançaise.

Actuellement, grâce au V.N.V., il est impossible à un Wallon ou un Français de circuler en Flandre sans être brimé de toutes les façons. Sur les murs des maisons s'étalent de grandes inscriptions : « Los von Frankrijk ! » (« A bas la France ! »). Qui parle français est injurié. Sur les plages, des équipes d'hommes de main, commandées par un agent nazi : Grammens, barbouillent de peinture toutes les inscriptions françaises, crèvent les pneus des voitures françaises, pénètrent, menaçants, dans les hôtels, les restaurants, les magasins, et exigent l'emploi de la langue flamande. Les Juifs sont molestés, les ouvriers socialistes et communistes tyrannisés. La presse publie des reportages sur la France où il est dit que les communistes égorgent les passants dans les rues de Paris et fait un sort à toutes les calomnies antifrançaises de *Gringoire* et autres.

Jusqu'où va l'insolence du V.N.V., en voici un exemple. Le 31 mai dernier, le journal officiel du parti, le *Volk en Staat*, édition flamande du *Volkischer Beobachter* écrit : « Nous portons avec fierté la décoration que vous nous donnez de traîtres à l'unité belge, car depuis longtemps, nous avons placé la Flandre au-dessus de la Belgique. »

Et voici qui montre que le V.N.V. est soumis aux services du docteur Goebbels : à un concert, à Anvers, un pianiste allemand devait jouer. Horreur ! le V.N.V. découvre que le chef d'orchestre est juif. Immédiatement, télégramme à Berlin au « Reichskammer für Musik » qui télégraphie au pianiste en question qu'il lui est interdit de jouer dans un orchestre dirigé par un juif. Le plus beau de l'affaire, c'est que la société organisatrice du concert a chassé le chef d'orchestre et l'a remplacé par un bon Aryen qui reçut l'investiture du « Reichskammer für Musik ».

Des histoires pareilles, je pourrais en raconter cent, toutes plus ébouriffantes les unes que les autres.

Etre maîtres en Flandre ne suffit plus aux « nationalistes flamands ». Aujourd'hui, dans leur haine de la France, ils veulent opprimer tout ce qui, en Belgique, est français : c'est-à-dire la Wallonie. « Nous ferons bien comprendre à ces fransquillons (terme de mépris pour désigner les francophiles) qu'ils doivent laisser leurs terres aux frères allemands », a dit un jour un de leurs publicistes.

Les fonctionnaires flamands, qui surpeuplent les bureaux, alors que les Wallons sont réduits à la portion congrue et aux postes subalternes, s'emploient à réaliser ce désir. On n'imagine pas les tracasseries qu'ils peuvent inventer.

C'est ainsi qu'à Liège, ville wallonne s'il en est, pour prendre un train, il faut savoir le flamand : les horaires sont rédigés dans cette langue.

Ceci n'est rien. Il y a plus grave. Dans l'armée, dans les administrations, des lois astucieuses qu'on interprète toujours selon la volonté des Flamands permettent de cantonner les Wallons dans les grades inférieurs. Ceci est d'importance, surtout en ce qui concerne l'armée.

Un autre fait mérite d'être signalé. Auparavant, l'industrie belge était concentrée en Wallonie, tandis que la Flandre conservait son caractère agricole. Depuis quelques années, on assiste à un déplacement de l'industrie vers le Nord. On laisse mourir doucement l'industrie wallonne et on crée en Flandre, grâce surtout à des capitaux allemands, des cokeries, des charbonnages, des aciéries, etc... Tandis que des routes, des canaux à grande section, des ouvrages d'art sont créés pour attirer à Anvers les marchandises françaises, allemandes et hollandaises, on laisse la Wallonie à l'écart. Sous la pression du Gouvernement allemand, la Belgique a refusé les accords économiques que lui offrait la France et qui auraient eu pour résultat de rendre sa prospérité à la Wallonie. Il faut signaler que l'Allemagne, outre ses représentants du V.N.V. et de Rex, a un puissant moyen de pression sur la Belgique : la menace de supprimer les escales des bateaux allemands dans les ports belges. La France, qui pourrait aussi user de cette arme, ne l'emploie jamais.

(Voir suite page 8.)

Bruges, que l'on a appelée Bruges-la-Morte, capitale de la Flandre occidentale.





Vittoria Gutierrez. Dans le temps, elle était dans une filature. Son mari est au front, elle travaille pour la défense nationale.



De vieux ouvriers, après les heures de travail, enseignent aux femmes leur nouveau métier.

Au centre même de Barcelone, sur la place de Catalunya, il y a un square. Le 19 juillet 1936, les ouvriers rampaient sur le sol de ce square en donnant l'assaut à l'Hôtel Colon. Sous les arbres sont alignées des chaises; pour s'y asseoir il faut payer 10 centimes. Tout autour, des ruines. Mais une vieille continue à percevoir régulièrement les 10 centimes et à distribuer des tickets. Que peut-on acheter aujourd'hui avec dix centimes?... Dans le square, il y a aussi des pigeons. Quelques vieillards leur apportent des miettes de pain, ration d'oiseau prélevée sur la maigre ration humaine. Les bombes pleuvent sur Barcelone, mais les pigeons ne la désertent pas.

J'ai donné à deux petites filles une barre de chocolat. Elles firent signe à toute la bande et le chocolat fut partagé entre onze gosses. Lorsque je pense au petit bout qui fut la part de chacune je me sens mal à l'aise. Mais oublions la misère puisqu'il s'agit de fraternité.

La vie continue. La nuit, feux d'artifice. Projecteurs, explosions d'obus, bombes. Les carreaux, là où il en reste encore, tremblent. A l'aube, les premiers tramways quittent leurs dépôts, car des hommes se hâtent de regagner leurs usines. Les machines grondent. Les ménagères achètent dans les boutiques du papier tue-mouches, des tasses, des lampes. A la Philharmonie, on répète un concert de musique classique. Les écoliers s'appliquent à étudier la géométrie. Une dentiste rassure un patient : « Vous ne sentirez rien... ». Les amoureux, dans les parcs, se querellent, se réconcilient, s'embrassent. Devant les riches hôtels particuliers, de minuscules potagers. Le soleil a apporté de la salade et des cerises. La joyeuse Barceloneta, le quartier de la chanson et des pêcheurs, a été détruite par les avions italiens. Sur la Rambla, on vend des fleurs, et jamais, semble-t-il, tant de gens, à Barcelone, n'achetaient de fleurs. Dans les journaux, on voit des an-

A BARCELONE

“ On a besoin de beaucoup de munitions...”

m'a dit une veuve de 19 ans

par Ilya EHRENBURG

nonces entourées d'un filet noir : « décédé au cours d'un bombardement... »

Le destin de Barcelone s'est déroulé devant nos yeux. Qui oubliera les nuits du premier été de la guerre ? Sur la Rambla, des hommes chantaient jusqu'à l'aube. La ville s'élançait vers le bonheur, délirait, vociférait. Les mois passaient. Madrid connut la mesure de la douleur, tandis qu'à Barcelone on continuait à s'en donner à cœur joie en lançant des pétards et en prononçant des discours. Cette Barcelone n'existe plus. La ville mutilée n'a rien perdu de sa beauté, et n'a pas désappris à sourire. Mais elle sait désormais haïr.

Les hommes sont partis au front. Les femmes font leur apprentissage : elles veulent devenir tourneuses, soudeuses, mécaniciennes. De vieux ouvriers, après les heures de travail, enseignent aux femmes les métiers. Ils ne touchent rien pour cela : ils veulent la victoire. Entre deux raids de l'aviation ennemie, après une rude journée, on se met à l'école.

Regina Aguile n'a que 17 ans. Elle est gaie et jolie. Il n'y a pas longtemps encore, elle était modeste. Elle apprend aujourd'hui à travailler devant un établi. Ses cinq frères sont au front. En souriant d'un sourire d'enfant, Regina dit :

— Il faut gagner la guerre.

D'une des nombreuses écoles pour femmes, sont déjà sorties 118 ouvrières qualifiées.

Eivira Riego avait travaillé à Paris chez Citroën. Là-bas, il y avait du pain en abondance et l'on n'y entendait pas les alarmes nocturnes. Elle rentre à Barcelone, pour passer ses journées à l'usine, et ses soirées à l'école.

— Qu'aurais-je fait à Paris ? Ne suis-je pas Espagnole ?

Vittoria Gutierrez, 26 ans. Dans le temps, elle était employée dans une filature. Aujourd'hui elle travaille pour la défense nationale. Son mari est au front. Le père et le frère, aussi. Elle dit, en continuant à travailler :

— Ils ont besoin d'obus...

Trente-quatre jeunes filles. Elles ont passé trois mois dans une école technique, et travaillent aujourd'hui dans un dépôt d'automobiles. On y transporte les camions hors d'usage. Les jeunes filles démontent les moteurs, remplacent les pièces. Chaque jour des dizaines de camions repartent d'ici vers Lerida ou Tortosa.

Teresa Grulles a 21 ans. Son père est employé de bureau, son frère est au front. Elle me montre avec fierté ses outils :

— Nous aussi, nous combattons...

Ces jeunes filles ressemblent à leur ville. Elles sont, comme par le passé, bienveillantes, alertes et rieuses. Elles savourent leur triste dîner comme un repas de fête. Elles achètent des fleurs sur la Rambla et écrivent aux combattants des lettres ardentes,

des lettres pleines de nostalgie, de tendresse et de foi dans la victoire. Elles travaillent, sérieuses, acharnées et implacables.

Je sais que le mari de Felicidad Jimenès a été tué près de Tremp. Mais elle ne me parle pas de douleur, et s'efforce d'être gaie. C'est le courage d'une enfant de 19 ans. Elle est une excellente ouvrière; à l'usine, tout le monde en est fier.

— On a besoin de beaucoup de munitions...

Son visage enfantin durcit soudain.

La femme espagnole haïssait la guerre. Elle avait une peur superstitieuse des armes. Dans la pièce de Garcia Lorca « Noces de Sang », une femme maudit tout ce qui porte la mort à l'homme :

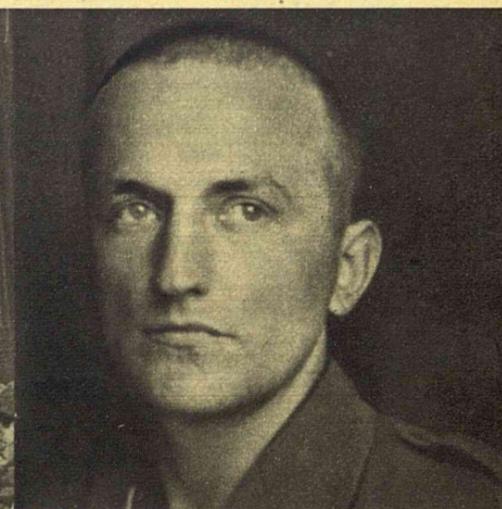
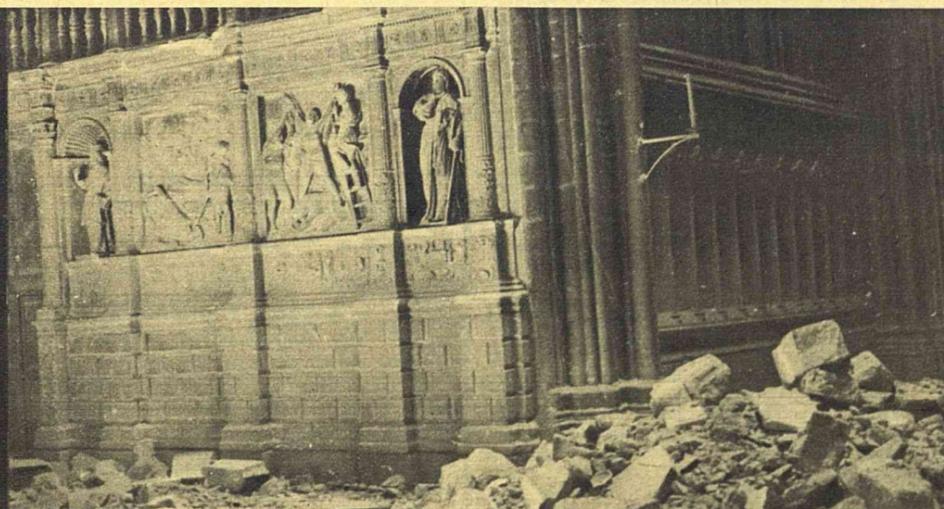
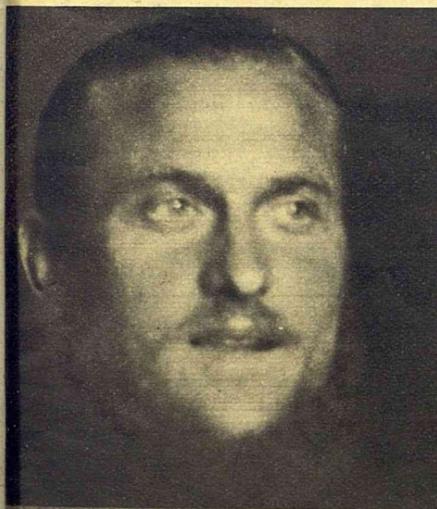
« Un couteau ? Que soit maudit celui qui l'a inventé ! Que soient maudits les fusils et les pistolets, la lame la plus minuscule et même la hache et la fourche ! Que soit maudit tout ce qui blesse la chair de l'homme qui s'en va, jeune, vers le champ d'oliviers ou vers la vigne ».

Chaque nuit, au-dessus de Barcelone, rôdent les bombardiers fascistes. Chaque nuit ils déchiquètent la chair humaine. Récemment une bombe est tombée sur le cimetière et les os des morts furent projetés aux alentours. Hier une bombe a coupé en deux un grand immeuble. Une heure auparavant une femme y avait accouché. Elle a été tuée en même temps que le nouveau-né... De la fenêtre pend un drap de lit. Mais ce n'est pas là un drapeau blanc. Barcelone ne se rend pas. En ce moment elle n'étale pas seulement son sourire, ses roses sur la Rambla, mais aussi cette rigueur, cette austérité que j'ai vues sur le visage de la veuve-enfant.

— On a besoin de beaucoup de munitions...

(Barcelone, fin juillet.)

(Traduit par J. E. P.)



Barcelone, la ville mutilée, et ceux qui la bombardent : au centre, un détail de la cathédrale après le passage des bombardiers fascistes ; à droite et à gauche, deux aviateurs allemands faits prisonniers par les républicains.

(Photos Ehrenbourg.)

HITLER "TRAVAILLE" LA BELGIQUE

(Suite de la page 6.)

— Il n'y a qu'une raison à toutes les vexations dont on accable la Wallonie, me disait un ancien ministre wallon que je ne puis nommer pour des raisons de convenances. Une seule raison : la haine de la France. C'est elle qu'on veut frapper sur nous. L'Allemagne veut attirer la Belgique dans son orbite et pour qu'elle y arrive, il faut qu'elle réduise la Wallonie, qui s'oppose à ses desseins, à l'impuissance. Il n'est pas de calomnies qu'elle ne répande chez nous à l'aide de nombreux journaux qu'elle a créés, sans que M. Spaak y trouve à redire. Elle a son parti en Flandre : le V.N.V., mais elle a aussi le sien en Wallonie : Rex. Pendant longtemps Degrelle s'est défendu de servir l'Allemagne. Aujourd'hui, il ne le cache plus. Il a avoué récemment être allé à Berchtesgaden, il a créé des troupes sur le modèle des S.A. hitlériennes, il écrit dans son journal le *Pays Réel* qu'il est prêt à imiter Franco. Cela lui a fait perdre beaucoup d'adhérents en Wallonie, mais la force de « Rex », quoique décroissante, n'est quand même pas à dédaigner. Chez nous où le prolétariat est volontiers socialiste et communiste, où la petite bourgeoisie même est de gauche, « Rex » a l'appui des maîtres de l'industrie qui le servent contre leurs propres sentiments francophiles. Leur sens de classe est plus fort que tout, et « hex » en joue habile-



M. SPAAK à la tribune

ment. Dans ses journaux, dans sa propagande, menée avec des moyens financiers considérables — on va même jusqu'à distribuer des disques où sont enregistrés les discours de Degrelle — « Rex » met l'accent sur « la France livrée au bolchevisme ». Il est puissamment aidé par certains journaux de Paris, les seuls que nous lisions ici. Mais en grande partie, nous n'avons que des feuilles de droite. Il est assez difficile de se procurer les journaux du Front populaire.

« Récapitulons, reprit mon interlocuteur. L'Allemagne peut compter sur le V.N.V. et sur Rex. Ajoutons sur M. Spaak. M. Spaak, quoique toujours inscrit au Parti Ouvrier belge, a des ambitions personnelles. Pour les satisfaire, il ne peut compter sur la gauche. Il faut donc qu'il se rabatte sur la bourgeoisie qui tire les ficelles du parti catholique et du parti libéral. C'est pour elle que M. Spaak a voulu lancer le « Socialisme national » qui a heureusement échoué. Remarquez qu'il y a une différence entre le « Socialisme national » à la Spaak et le « national-socialisme » à la Hitler. Assuré de l'appui de la grosse bourgeoisie, M. Spaak voudrait celui des « National-Flamands », de là ses gentilles pour Hitler, maître réel de ce parti. Ajoutons encore à l'actif de Hitler, la carence de la France. Si la France a perdu tant de terrain en Belgique où, cependant, on ne jurait que par elle, elle le doit : 1°) A sa « grande » presse qui ne cesse de la représenter comme un pays en pleine décadence; 2°) A ses représentants diplomatiques, qui sont presque tous d'extrême-droite, et qui furent

malhabiles, aussi bien dans leurs relations avec le Gouvernement qu'avec le pays. Un exemple : il y a en Belgique, aussi bien en Wallonie qu'en Flandre, une multitude de bibliothèques publiques fort fréquentées : eh bien, elles ne peuvent obtenir de l'Ambassade de France un seul livre, une seule affiche vantant la France, mais l'Allemagne, sans qu'on lui demande rien, envoie à ces mêmes bibliothèques tout un matériel de propagande à la gloire du III^e Reich. De même dans les gares : vous verrez des affiches allemandes tant que vous en voudrez, offrant des conditions extrêmement favorables pour les voyages en Allemagne, mais c'est en vain que vous chercheriez un seul tract français sur le Mont Saint-Michel ou Paris, par exemple. La France vit sur son prestige, qu'elle ne fait rien pour entretenir, tandis que les agents allemands dépensent un argent fou, organisant des concerts gratuits, des séances de cinéma, des voyages gratuits en Allemagne, que sais-je encore ? Il y a à Berlin un « Vlaamsch Secretariaat » qui inonde la Belgique d'une propagande fort habile. On chercherait en vain quelque chose de semblable à Paris.

Le tableau que nous venons de brosser des succès allemands en Belgique est sombre. Il n'est cependant pas désespéré, et ce serait aller trop vite en besogne que de croire la Belgique livrée à Hitler sans rémission possible.

— Une action énergique de la France, me disait la personnalité dont je rapporte plus haut les propos, une action énergique de la France retournerait immédiatement la situation. Tout de même, sans les marchés français, la Belgique ne pourrait pas vivre. Il y a donc possibilité d'obliger M. Spaak à un peu moins de désinvolture envers Paris. L'arme économique est une arme qui a fait ses preuves, et il suffirait aux dirigeants français de la manier pour que bien des choses changent. Les gens d'Anvers, d'Ostende et de Gand abandonneraient vite le nationalisme flamand à son sort s'ils devaient perdre, en continuant à le soutenir, les escales des bateaux français.

« Il y a d'autres raisons d'espoir. En Flandre même, une réaction, et très réelle s'oppose au V. N. V. A Anvers, paraît un journal, dont le nom seul est un programme : « Chanteclair ». Le seul fait que ce journal français puisse vivre est significatif. A Gand, la *Flandre Libérale*, à Ypres le *Sud* mènent avec succès des campagnes contre le nationalisme flamand. Mieux encore : la Flandre, vous le savez, est très catholique. Or, la façon dont on traite les catholiques en Allemagne n'est pas pour plaire à leurs coreligionnaires flamands, et le V. N. V. a déjà perdu bien des adhérents qui le suivaient jusqu'alors. En outre, les intellectuels et la bourgeoisie flamands n'ont jamais cessé d'être francophiles. Ajoutez les commerçants, surtout sur le littoral, que les excès anti-français du V. N. V. ont privés de la clientèle française qui les faisait vivre et vous verrez que la Flandre commence à secouer l'oppression des agents de M. Hitler.

« En Wallonie, Degrelle, je vous l'ai dit, perd chaque jour de son influence. Depuis quelque temps, il doit en outre compter avec un mouvement francophile que suit la grande majorité des Wallons et qui unit, sans distinction de religions, de croyances politiques, derrière un prêtre antifasciste, l'abbé Mahieu (1), tous ceux qui ne veulent pas que la Belgique devienne vassale du III^e Reich. Il faut encore penser que le P. O. B., que la C. G. T. belge, que le parti libéral, qui correspond à votre parti radical-socialiste ne sont pas décidés à se laisser supprimer. Le malheur est que, jusqu'à présent, on n'a pas encore pu réaliser en Belgique le front des forces démocratiques que réclame le parti communiste, dont les succès sont réels. Le seul fait d'avoir pu, pour ce parti, tenir un Landtag, ou Congrès National, en Flandre catholique, et ce malgré les efforts du V. N. V. pour l'empêcher, est significatif. En octobre auront lieu des élections communales. Si le front démocratique dont je vous parlais parvient à se réaliser, soyez assuré que les élections marqueront une défaite des tendances anti-françaises et pro-allemandes.

— En somme, conclut mon interlocuteur, Hitler a gagné la première manche, mais il dépend de la France de gagner la seconde. Elle a ici assez d'atouts pour y parvenir. Si la France

(1) Le même qui, à la Conférence internationale du R. U. P., à Paris, prononça un vigoureux discours contre le fascisme.

réagissait en Flandre et en Wallonie, Hitler ne perdrait pas seulement dans ces régions, mais encore à Eupen-Malmedy.

— On m'avait pourtant dit cette contrée complètement hitlérisée ?

— En apparence, oui, parce que les gens de là-bas sont persuadés que M. Spaak va les donner à l'Allemagne. Mais si l'influence française parvient à ramener la Belgique à une politique démocratique, vous pouvez être certains que même à Eupen les agents de Hitler perdront rapidement tout ce qu'ils ont gagné.

Louis GERIN.

Le camping au pays des camisards

(Suite de la page 5.)

Dans le dortoir, le repas s'est organisé. Il est mangé plus vite qu'il n'a été préparé. Et devant la ferme, autour de Chamson, le beau temps revenu, les groupes interrogateurs se forment. Puis, en haut de l'étroit balcon du dortoir des filles, disposé comme une tribune, les notables sont montés. L'inlassable Jeanne, le fondateur de la colonie d'enfants, la présidente des auberges de la région, le docteur et l'écrivain André Chamson. Des discours très simples, très directs, très « braves ». Chacun se comprend bien, profondément. Chamson a repris au contact des montagnes, où il est né et où l'on prononce son nom Tchamson, son accent cévenol. On le sent imprégné de ce terroir qui est peut-être le meilleur de ses romans...

Les discours sont finis, les heures ont passé. Nous avons visité l'admirable colonie fondée, au prix de difficultés inouïes, par nos camarades d'Alès pour les enfants chétifs de la dure cité minière. Chamson et sa femme sont déjà repartis dans leur petite voiture. Sur le pré, au son d'un petit orchestre où domine l'accordéon et les cuivres, dansent les hôtes de l'auberge. Les arbres mettent par place les noires taches de leurs ombres. Autour du pré, en bas d'un hémicycle de rochers et de buissons, des vaches rouges et blanches ruminent derrière les danseurs. Il y a dans le grand ciel bleu de beaux nuages blancs.

Nous avons déjà le sac au dos pour continuer notre voyage cévenol. Nous quittons cette auberge où nous avons connu le miracle du parfait bonheur. Des bouffées de musique nous viennent encore comme nous descendons vers la vallée. Dans les prés un couple d'amoureux endimanchés s'embrasse...

Je devais cet article de reconnaissance à l'œuvre magnifique des auberges de la jeunesse. Je vous souhaite, Rose, Marguerite, Jeanne, que ces lignes amènent beaucoup de jeunes gens dans cette magnifique et prenante auberge que vous avez fondée avec tous ceux qui, dans Alès, aiment la jeunesse et leur pays.

Georges SADOUL.

COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

BUREAU D'ÉDITIONS
31, Bd Magenta. PARIS-X^e
Chèques Postaux : Paris 943-47

VIENT DE PARAÎTRE :

LES CONGÉS PAYÉS

par C. LEDERMAN

Avocat stagiaire à la Cour d'Appel de Paris

La loi du 20 juin 1936.

Les congés payés dans l'agriculture; dans les ports et docks; dans les industries du bâtiment et des travaux publics; dans les entreprises de manutention et de transport; pour le personnel des services domestiques.

Une brochure documentée et commode au prix de 2 fr. qui inaugure la collection des Guides pratiques de Droit ouvrier.

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe;

d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays;

de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après :

- Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
- Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

POUR VOUS



organise des vacances économiques et agréables.

Dites-le à vos amis, vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à « Regards-Tourisme » 53, rue de Chabrol, Paris-X^e

MER	Séjours de		
	7 jours	14 jours	19 jours
Les belles plages			
Berck (P.-d.-C.)	336	616	801
Le Crotoy (Somme)	341	630	819
Fécamp (S.-Inf.)	340	624	811
Le Tréport (Seine-Inf.)	358	674	883
Deauville-Trouville	401	750	979
St-Pair-sur-Mer (Manche)	386	676	865
Saint-Malo (I.-et-V.)	460	815	1.044
Dinard (I.-et-V.)	460	807	1.031
Erquy (Côtes-du-Nord)	467	795	1.008
St-Georges-de-Didonne (Royan)	462	763	957
Biarritz (B.-P.)	574	906	1.074
Bonyuls (P.-O.)	599	901	1.052
Argelès-s.-Mer (P.-O.)	595	897	1.047
Nice (A.-M.)	622	929	1.075
Nice (en autocar, 2 ^e étape)	800	1.070	1.340
Menton (A.-M.)	631	938	1.084
LA MONTAGNE			
Les grands centres touristiques.			
Chamonix (H.-S.)	569	911	1.084
Chanay (Ain)	466	759	947
Font-Romeu (P.-O.)	626	929	1.079
Strasbourg (B.-R.)	525	909	1.160
Vichy (Allier)	445	781	999

Cinquante autres centres ont été étudiés pour vous.

Les prix indiqués comprennent : Le Voyage en chemin de fer, le Séjour complet (Chambre et repas); la Boisson (1/2 bouteille par personne et par repas); Taxe et transferts. Réductions importantes sur les excursions locales.

Renseignements et inscriptions à REGARDS-TOURISME, 53, rue de Chabrol, Paris (10^e).

orga-
n'a été
tour de
u, les
orment.
du dor-
ne tri-
L'in-
de la
des au-
l'écri-
rs très
aves »,
fondé-
des
on proc-
cent
de ce
eur de

heurs
admira-
difficul-
d'Alès
re cité
e sont
oiture,
chestre
quivres,
es ar-
es ta-
u pré,
ers et
es et
dan-
bleu

s pour
Nous
avons
nheur.
ennent
ers la
amou-

nnais-
auber-
thaite,
es li-
s gens
e au-
tous
nesse

LI.

CE

our-

e du

igner

tuels.

19

jours

801

819

811

883

979

865

.044

.031

.008

957

.074

.052

.047

.075

.340

.084

.084

947

.079

.160

999

om-

0).

Voici Charlotte, la mère de Paulin, l'apprenti forgeron, et de Léandre, qui est charretier à la ferme de Péronville. Je l'accompagne un bout de chemin. Elle va « en journées » tous les jours, chez les riches du village. Ce matin, c'est chez Trouléau, le marchand de cochons.

Ses ciseaux, suspendus à la ceinture par un long ruban noir, lui bringuebalent dans les jambes. Elle est grosse et se déplace difficilement; elle souffre de varices internes.

— J'en ai une qui a pété, dit-elle pour s'excuser de ne pas pouvoir suivre mon pas.

— Tu as vu le médecin ?
— Non. J'ai seulement montré ça à Phémie. Chez elle, ils ont aussi de mauvaises jambes.

— Tu ne devrais pas manger de viande.

— Comment faire ? Je vais dans des maisons où on ne me sert que de la viande... Oui, même le soir. D'ailleurs, je sais bien que si je mange du poisson, je ne dors pas de la nuit. De l'omelette au lard, c'est pareil.

— Il faudrait demander des légumes.

— Ah ! ouite ! on dirait : « Elle en fait des manières ! J'éré ben qu'on sait pas d'où qu'al sort ! »

— Tu avais pourtant des pilules à prendre tous les repas.

— Parguï ! Je peux tout juste en avaler deux le matin. Si je les prenais quand je suis en journée, on dirait : « En v'là des gestes ! Grosse et grasse comme elle est, elle peut bien se plaindre ! »

C'est à la Bassine, minuscule lavoir communal creusé en contre-bas du chemin, que ma tante Angèle trime tout le jour, agenouillée dans la paille de ce qu'on nomme par dérision un carrosse. Quand je suis passé, venant de la gare, elle achevait de charger sur sa brouette des linges tordus, sa tâche de la journée.

Elle a plus de quatre-vingts ans. C'est l'une des rares femmes de ce village beauceron qui ait conservé la caline, ce bonnet blanc dont la bride, telle une jugulaire trop lâche, pend sous le menton. Son dos s'arrondit de plus en plus, sa poitrine se creuse, mais son regard est toujours aussi vif, aussi énergique. Elle a remarqué mon pansement à la nuque et tandis que je pousse sa brouette, elle évoque les furoncles d'autrefois.

— Ah ! j'en ai ti eu, moi aussi, fait-elle en s'essuyant les mains avec un coin de son tablier en toile à sac. Mais moi, c'était aux cuisses, aux jambes. Et juste dans les moments où je suis restée seule avec la batterie et les six petits ! Fallait que je trotte partout, dans les champs, aux veillottes, dans les bois, dans les carrières pour trouver mes gars de batterie. J'avais un mal à marcher ! Y a que les petits verres qui m'ont débarrassée.

— La goutte ?

— Non, les petits vers rouges. Ton cousin Marceau allait avec la bêche fouiller dans le jardin. Il en rapportait beaucoup, ça grouillait plein sa casquette. J'en enveloppais dans une petite mousseline à fromage mou et je mettais ça sur mes clous; des clous gros comme des œufs de pigeon ! Ça me faisait ben-aise ! Je sentais que ça me farfouillait, ça me suçait, ça m'enlevait le feu. Et eux, le lendemain, ils étaient cuits, raides morts ! Y a que ça qui m'a guérie à la longue. L'hiver, quand la terre était dure comme pierre, j'y disais, à Marceau : « Mon petit garçon, comment qu'on va faire ? » Je vais creuser plus creux, maman. » Et il m'en ramenait tout de même, le pauvre garçon...

Un soir d'été, couleur de mulot et d'araignée, j'aperçois ma tante Angèle assise sur le devant de sa porte, en train de manger la soupe en compagnie de son chat. Comme le glas a retenti longuement jusqu'au crépuscule, je lui demande :

— Pour qui donc a-t-on « tiré tous ces coups », ma tante ?

— C'est pour la mère Beaudouin. Elle avait quatre-vingt-trois ans.

— Je la croyais plus vieille...

— Parguï ! Elle était bien assez vieille pour faire une morte ! Elle était pleine de puces, la pauvre bonne femme ! Ça i courait, ça i sautait de partout. Elle en avait des milliers et des milliers.

— On ne s'occupait donc pas d'elle ?

— Mais si, Mme Glétron avait bien soin d'i changer de linge, mais rien n'y faisait. C'était sûrement des puces de vieillard. Personne voulait plus approcher d'elle. Une fois, Mme Glétron avait

HISTOIRES VILLAGEOISES par René LELU

A NOTRE SANTE !

ILLUSTRATIONS de Marcel TILLARD

mis les affaires de la mère Beaudouin au hâle, dans le milieu de la cour. Y en avait des puces ! Ça sautait tout à-vau la cour, sur la friche. Mme Glétron avait beau faire des détours pour ne pas passer auprès, elle en avait plein elle. Ça sautait ! Si ça se trouve, elle n'en aura pas eu une fois morte. J'ai connu comme ça une vieille femme — ben, tu l'as ben connue aussi, Marie Gué, la mère à ton oncle Lailotte — tout près de mourir, elle, c'est des poux qui i ont levé. Je disais : « Oh ! mon dieu ! y en aura jusque sur le cercueil ! » Eh bien ! non, y en avait plus un seul.

— Les médecins, c'est tous des ânes, déclare mon oncle Phonse, dit « Cul de gourde ». Quand j'ai eu la mâchoire décrochée, l'année d'avant la guerre, et que je ne pouvais plus ni parler ni manger, j'en ai vu plus de dix médecins ! Ouin ! Ils ne m'ont rien fait. Pas moyen de guérir. Ça m'a duré tout l'été. J'étais tout feupi, tout carnagé. Je voulais me jeter dans le puits. A la fin, une voisine dit à Julia : « Si t'allais le mener à Mme Bourdon, c'te dormeuse de Chartres qu'est si sciencée ? Parait qu'elle a déjà guéri le petit à la Chicotte qu'avait les fleurs de Saint-Evrout et la fille au père Trotte-Menu de Garancières qu'avait un polype dans l'oreille. »

J'y sons donc allés, après la moisson, à la S'tembre. Je revois encore sa maison, rue du Grand-Faubourg, avec, en bas, la boutique où le père Bourdon fabriquait ses clous. Quand j'y étins, la première fois, un des gamins tirait le soufflet de la forge; un autre lavait les langes du dernier né, à la pompe, dans la rue. On a monté par un escalier. Il a fallu réveiller Mme Bourdon, vu qu'elle se reposait, c'te femme; toute la nuit, son cerveau marchait pour les malades. C'est mâtant, ce métier-là...

Elle m'a regardé. Elle a demandé à Julia ce que les médecins m'avint donné jusque là. Elle nous a écrit le remède sur un papier : tous les soirs, un cataplasme d'oignons blancs — c'est qu'on n'en trouve pas facilement, dans nos pays, de l'oignon blanc ! — un cataplasme serré autour de la tête avec le bas que Julia avait porté dans la journée à sa jambe gauche. J'i ons donné un lapin et une pièce de cent sous. Elle a dit aussi qu'elle me recommanderait à Saint-Liénard qui délie les paralytiques et les enfants. Avant qu'on parte, elle m'a encore bien regardé et, trois fois, elle a répété : « Dans deux mois, jour pour jour, vous parlerez. »

Et mon oncle Phonse de conclure, les larmes aux yeux : « C'est arrivé comme elle l'avait dit. »

— Alors, te v'là réveillé, un matin ? C'est toujours ainsi que me salue la Bastaronne, une amie d'enfance de ma mère, lorsque nous nous rencontrons à la pompe. On ne l'estime plus guère dans le quartier. Peut-être est-ce à cette froideur de ses voisins habituels que je dois d'être le confident de ses « randonneries » quand je reviens au pays.

Elle a eu des malheurs, la Bastaronne. Après la mort de son mari — un cul d'âneux qui faisait valoir quelques méchants setiers de terre — ses deux fils sont partis : l'un travaille dans les gadoues, à Montlhéry, l'autre est employé à la laiterie de Maintenon. Ils ne la « voient » plus. La Bastaronne a vendu son âne, ses vaches, ses quelques champs : pour boire, disent les mauvaises langues. On lui reproche aussi de gagner maintenant sa vie en faisant des travaux d'homme. Elle a peint des semoirs mécaniques à l'usine d'Auneau. Elle avait alors le visage, les mains, les vêtements tout bleus comme les semoirs. Cet hiver, elle est allée battre à la ferme d'Annainville au lieu de rester chez elle, comme les autres femmes, à trier des haricots ou à coudre des sacs.

Quand j'étais petit, j'aimais bien aller jouer avec ses fils dans le cabarniau de son étable, ce petit coin aux

cloisons de paille où les gens se rassembleraient autrefois, à la veillée. Elle nous donnait à quatre heures de fameuses tartines à la confiture de fraises ! Mais aujourd'hui, dès que j'aperçois le chignon rouge de la Bastaronne à l'entrée de la « Sente perdue », malgré moi j'éprouve les préventions du voisinage.

Elle est drôlement accourée d'un grand tablier de tonnelier, de chaussures d'homme et, parfois, d'un vieux manteau de cavalerie jeté sur les épaules. Son visage est devenu hideux. Les paupières enflammées et purulentes n'ont plus de cils; les ailes et la base du nez sont rongés par une sorte d'ulcère où la poudre à priser laisse des

de ta mère, on te l'a peut-être dit ? — elle emportait toujours une douzaine d'œufs, du beurre, un lapin ou un poulet. Lui, le cloutier, c'était un blond avec de grandes moustaches. Elle disait toujours après lui. Mais ça ne le gênait pas. Elle était gaie. Elle aurait donné tout ce qu'elle avait. On gagnait bien de l'argent. C'était, on le dépensait à mesure. Leurs enfants étint plus raisonnables qu'eux. Tous, ben rangés, ben dévots, ces pauvres mignons. Ils allint faire les prières partout où il fallait : à Saint-André pour la coqueluche, à Saint-Joseph pour les jambes, à Saint-Blaise pour les femmes qui n'ont pas d'enfants. Ta mère doit se rappeler : on allait la voir, à chaque voyage qu'on faisait, à la S'tembre. Comme c'était sale ! Y avait de la vaisselle sale d'un côté, du linge sale de l'autre. Elle disait : « Mangez, servez-vous. » Moi, j'i disais à maman : « Jamais je mangerais dans c'te maison-là, c'est trop sale ! »

L'autre soir, j'étais en train de relever ces notes quand mon cousin Joseph est arrivé, venant de Paris, tout heureux d'avoir passé avec succès l'épreuve psychotechnique du « rouleau japonais » et d'être admis à conduire les autobus de la S.T.C.R.P.

— Et toi, as-tu entendu parler de la dormeuse de Chartres ?

— Je n'y ai jamais prêté attention.



— A la santé de nos femmes, à la santé de nos chevaux.
— A la nôtre.

trainées noires. La main qu'elle me tend, gonflée, écaillée, une vraie peau de crapaud, est armée d'ongles entièrement noirs et recourbés, pareils aux griffes d'un monstre.

De sa cour, elle a entendu, l'autre jour, Phonse me parler de Mme Bourdon, la dormeuse de Chartres, et elle tient à m'apporter, elle aussi, son témoignage :

— Combien de fois est-elle venue à la maison pour soigner maman ! — maman qui est morte le jour du mariage

C'est plutôt les vieux. Mais ici même, dans le pays, il n'en manque pas, encore aujourd'hui, qui font toutes sortes de simagrées pour guérir les bestiaux et même le monde. Tiens, pas plus loin que dans notre quartier de la « Sente Perdue », Hurot, le charron, soigne des maladies avec sa cognée, la femme de mon oncle Henri, Léontine — tu sais que mon père ne corde plus avec eux depuis longtemps — elle donne des remèdes à sa façon; il y a aussi sa sœur, la Bastaronne, que tu connais bien...

Je n'aurais pas été plus étonné si on m'avait appris que ma propre mère était une sorcière. On m'avait donc caché tout cela, comme à un enfant ! J'eus soudain le sentiment d'appartenir à quelque peuplade exotique et primitive. J'éprouvai une sorte de vertige à la pensée que toute cette magie, qui m'avait jusqu'alors paru si lointaine, m'était en réalité si proche. Joseph poursuivit :

— La Bastaronne, c'est surtout le mal blanc qu'elle guérit.

— Comment fait-elle ?
— Oh ! c'est bien simple. Elle pisse dessus.

◆ ◆ ◆
Pour les entorses, je dis trois fois : « Enté sur enté — superenté » et chaque fois je fais le signe de croix sur l'entorse avec ma cognée.

◆ ◆ ◆
Pour les brûlures : « Feu de dieu, perds ta chaleur, comme Judas perdit sa couleur, crucifiant notre Seigneur. »

◆ ◆ ◆
Pour les hémorragies : « Sang rentre dans tes veines, comme celui de notre seigneur — rentra dans les siennes — quand Judas l'a crucifié — au Jardin des Oliviers. »

◆ ◆ ◆
Pour le sang et pour les brûlures, il faut faire des signes de croix avec la cognée pendant toute la prononciation, ensuite faire le signe de croix sur soi-même en disant : « Au nom du père, du fils et du saint. » Ne jamais ajouter : « Ainsi soit-il. »

◆ ◆ ◆
Pour les tranchées : « En l'hon-

neur du grand saint Eloi — tranchée pour les chevaux, tranchon, tranchée rouge, tranchée noire — tranchée de toutes les tranchées de trente-six sortes de tranchées — que je l'arrête et contre arrête — je te défends d'avoir le pouvoir — sur le cheval (ici le nom du cheval) de couleur (ici : blanche, noire, rouge) appartenant à (ici le nom du propriétaire...).

Dans son atelier plein de copeaux et de sciure de bois, Hurot le charron me dicte ses secrets. De temps à autre il s'interrompt pour me montrer le fonctionnement de son tour ou de ses scies électriques et déplace avec complaisance les courroies d'embrayage.

— Je peux te dire aussi comment on guérit la gale, l'érythème, la cocotte des moutons... Des remèdes pour les moutons, j'en connais des tas. Mon père, c'était sa spécialité, les moutons. On l'appelait « Barger fin », dans le pays.

Mais je crains d'abuser.

— Je pourrai m'établir guérisseur et vous faire concurrence, dis-je, si je connais tous les remèdes.

— C'est pas gênant, va, mon René, suffit pas de savoir. Tout le monde sait à c'te heure. Faut pouvoir !

Son visage de vieux matou sourit comme s'il m'avait joué un bon tour. Puis, redevenant soudain sérieux, il me confie à mi-voix, en scandant ses phrases de petits coups de poing donnés dans une vieille porte toute bigarrée qui lui sert de palette, lorsqu'il peint ses tombereaux et ses charrettes :

— Vois-tu, moi, j'ai le droit. Je suis le septième fils. Je suis né avec la croix dans le dos. J'ai le droit de guérir les humeurs froides...

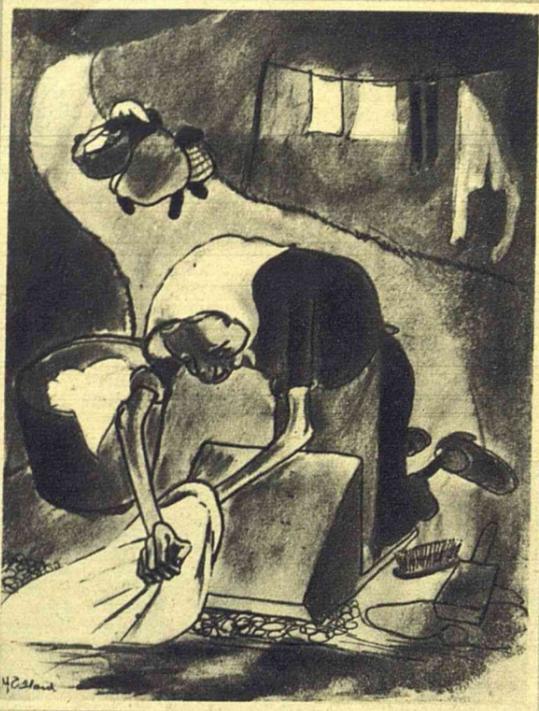
◆ ◆ ◆

A la Croix de Fer, chez Mandine, des hommes qui viennent de livrer leur blé au silo de la coopérative trinquent joyeusement :

— A la santé de nos femmes, à la santé de nos chevaux.

— A la nôtre !

RENE LELU



C'est à la Bassine, minuscule lavoir communal creusé en contre-bas du chemin, que ma tante Angèle trime tout le jour.



Elle est drôlement accoutrée d'un grand tablier de tonnelier, de chaussures d'hommes et, parfois, d'un vieux manteau de cavalerie jeté sur les épaules.

A TRAVERS LES NEIGES ÉTERNELLES DES AUTRICHIENS ONT FUI LA CROIX GAMMÉE

Sur la malheureuse Autriche, la vague de terreur hitlérienne déferle sans arrêt. Malheur à ceux qui professent une opinion libérale, malheur aux Juifs. Des milliers d'hommes sont emprisonnés, des camps de concentration se remplissent. La vie devient impossible pour tout homme digne de ce nom, espionné qu'il est jusque dans ses moindres gestes.

Pour demeurer libres, des centaines d'Autrichiens préfèrent abandonner leur patrie. Tous les jours, de nouveaux émigrés franchissent les montagnes qui les

séparent de la Suisse. Pour fuir, il leur faut éviter les postes connus où les guettent les douaniers allemands et leur exode dure des jours et des jours dans les grandes étendues inexplorées.

C'est ce drame bouleversant qui nous est conté depuis deux semaines par un Autrichien qui, résidant en Suisse au moment de l'Anschluss, a assisté à la dernière étape de ces « réfugiés » qui, bravant le froid et la mort, ont, eux aussi, lutté pour leur liberté.

UNE des histoires les plus navrantes qu'il m'ait été donné de recueillir au cours de mon enquête, est celle d'un jeune Viennois de 17 ans qui, lui aussi, avait décidé de passer la frontière des Alpes, en compagnie de quelques camarades.

Ce n'était pas un sportif bien éprouvé. Son expérience de skieur se bornait à quelques pro-

menades, dans les forêts doucement valonnées des environs de sa ville natale. Il lui fallait d'autant plus de courage pour s'affronter à l'un des plus terribles géants de la frontière austro-suisse.

Pendant deux jours et demi, au prix d'efforts continuels et épuisants sur lui-même, il se comporta vaillamment et parvint à suivre ses compagnons plus entraînés. A bout de forces, il atteignit enfin la crête.

Il était temps.

Quelques heures auparavant, le passage de la petite troupe avait été signalé par des guetteurs. Une patrouille de policiers nazis s'était lancée à sa poursuite. Les fugitifs, depuis un moment déjà, distinguaient leurs silhouettes minuscules, mouche-rons noirs qui semblaient voler à la surface étincelante des neiges. Arriveraient-ils à portée de fusil de leurs proies humaines, avant qu'elles aient disparu sur le versant de la liberté.

Non. L'un après l'autre, de la cime étroite, les Au-

Il faut du courage et de la volonté pour dominer sa fatigue. Malheur à celui qui tombe, harassé



trichiens se lançaient, sans hésiter, sur les pentes vertigineuses, suspendues comme par miracle au sommet du pic et qui semblaient s'arrêter net, en plein vide, au-dessus de la Suisse. Loin, loin derrière cette arête blanche, notre adolescent resté le dernier, apercevait ce pays qu'il avait, de tout son cœur désiré atteindre.

Une hésitation mortelle l'envahit. Vit-il, ce camarade qui se retournait, périlleusement, pour lui faire signe ? Tout son courage l'abandonna brusquement. Incapable de surmonter son vertige, il fit volte-face et, la mort dans l'âme, se laissa glisser sur le versant autrichien.

Qu'est-il devenu ? De Suisse, ses camarades firent l'impossible pour le savoir. Mais les lettres qu'ils reçurent de ses parents prouvaient seulement que ceux-ci étaient sans nouvelles de lui.

Un disparu, parmi tant d'autres. La liste complète des prisonniers des camps de concentration hitlériens donnerait la clef de bien des énigmes. Chose admirable, les Hitlériens ont aboli, en Autriche, les camps de concentration établis par le Chancelier Schuschnigg (ils se sont même offert le luxe d'en brûler un, symboliquement, avec tout le cérémonial d'usage) — non sans prendre soin d'en expédier les pensionnaires dans les camps de concentration d'Allemagne, notamment ce Dachau, dont tous les exilés que j'ai rencontrés m'ont parlé avec tant de terreur et tant de haine.

Sur la liste des disparus, j'ai relevé, précisément, les noms de trois jeunes étudiants, que j'avais autrefois connus à Vienne et qui, malgré leurs dix-neuf ans, avaient déjà fait connaissance avec les camps de concentration de Schuschnigg. Membres d'une organisation illégale d'étudiants socialistes, ils avaient été découverts, renvoyés à l'Université et internés. Six mois plus tard, l'amnistie générale accordée *in extremis* par le Gouvernement autrichien, une semaine avant l'invasion hitlérienne, les rendit à une liberté toute provisoire.

N'ignorant rien du sort que leur réservaient les « libérateurs » de leur pays, ils ne tardèrent point, eux aussi, à prendre le chemin du Silvretta. D'un petit village du Tyrol, ils envoyèrent bientôt à leurs amis les plus intimes, des cartes postales, qui

devaient être les dernières avant la mort. Deux jours plus tard, un terrifiant blizzard s'abattit sur les Alpes, et fit rage pendant quatre jours, soulevant des tempêtes de neige. C'était vers la fin d'avril. On n'a jamais plus entendu parler des trois étudiants.

Avec l'arrivée du printemps, et les premières journées chaudes, la route des Alpes s'est, d'ailleurs, définitivement fermée d'elle-même. A l'époque où les pentes du Tyrol resplendent de millions de fleurs multicolores, se déclanchent sur les hautes cimes, des avalanches presque ininterrompues dont les échos se répercutent sourdement dans les vallées. A mesure que la saison s'avance, les chances d'évasion, déjà si réduites, s'évanouissent.

Et pourtant, il y a encore, en Autriche, des centaines de gens qui ne sauraient se résigner, ni même attendre. A ceux-là, qui sont décidés à tout risquer et qui n'ont plus rien à perdre, il reste encore une issue — oh ! combien précaire — celle du Rhin.

S'il fallait trois jours au moins pour traverser la montagne, il faut à peine un quart d'heure pour traverser le Rhin à la nage. Mais ni vous ni moi ne saurons jamais le nombre de ceux qui ont tenté cette aventure et qui ont échoué. Les gardes riveraines sont nombreuses, solidement organisées, et la police hitlérienne n'a pas pour habitude de publier ses hauts faits.

Il est un cas de réussite que je m'en voudrais de ne pas citer. C'est celui d'un homme et de ses deux fils, âgés respectivement de douze et huit ans. Tous trois sont actuellement en Suisse, en sécurité. Ils m'ont conté les circonstances dans lesquelles ils ont été amenés à entreprendre la traversée du Rhin.

Ce récit, je le transcris aussi fidèlement qu'il est possible. Il sera sans doute accueilli avec scepticisme, comme tant d'histoires vraies.

Ce père était juif. Sa femme, fille d'un officier supérieur de l'ancienne armée autrichienne, avait été arrêtée par les nazis. Simplement parce que son père, comme tant d'autres, était soupçonné de comploter au profit des Habsbourg. Sans doute, aussi, le fait d'être « aryenne » et d'avoir épousé un juif, la rendait-elle éminemment coupable.

Or, deux semaines après cette arrestation, le mari reçut un singulier colis. Il contenait une urne funéraire pleine de cendres.

On lui apprenait en même temps que ces cendres étaient celles de sa femme qui, selon la version des geôliers, s'était suicidée dans sa cellule. Non sans avoir, auparavant, signé un acte dans lequel elle déclarait que son mari n'était pas le père de ses enfants. Un incontestable et anonyme aryen, son amant, aurait été le père véritable.

On sait qu'en Allemagne hitlérienne, un juif ne peut pas se voir confier la garde d'enfants aryens. Le malheureux se vit bientôt signifier qu'une personne désignée par les autorités aurait désormais la charge de ses deux fils.

Que faire ? Le père et les enfants tinrent conseil. Les deux jeunes garçons, mis en présence loyalement, des risques qu'il fallait courir pour éviter la séparation, n'hésitèrent pas une seconde.

Le jour même, tous trois prenaient un train pour la Bavière. Et par une nuit froide et noire, ils passèrent le Rhin à la nage.

La question des réfugiés autrichiens intéresse le monde entier. Elle ne saurait être résolue isolément. La Suisse et la France ne peuvent songer à les héberger tous de façon définitive. Que faire pour eux ? L'un des fugitifs disait à ce sujet :

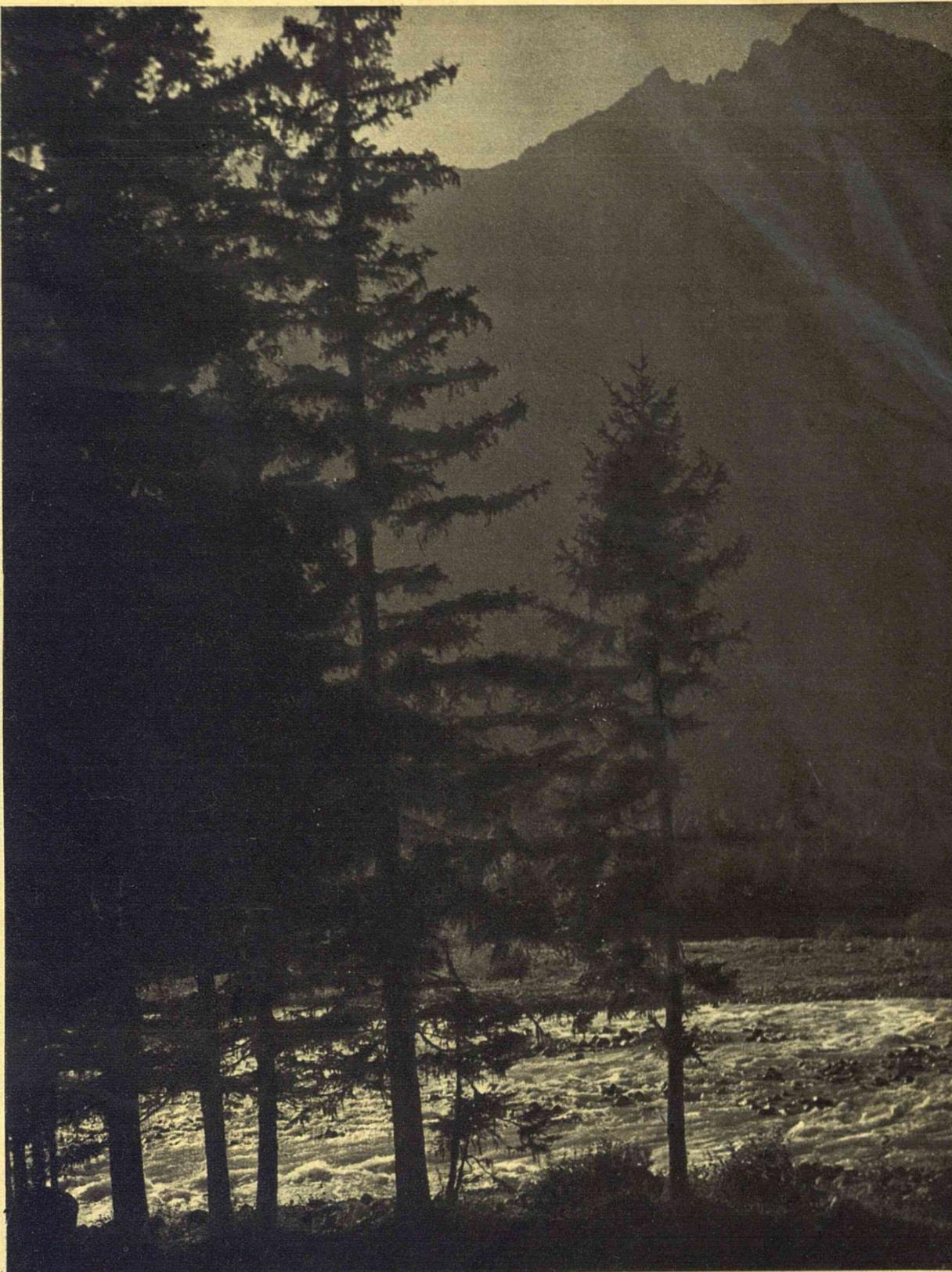
« Il y a, de par le monde, pas mal de gens qui sont émus par notre sort, et souhaitent nous aider. Nous avons soif de montrer au monde que nous sommes capables de lutter courageusement pour une existence libre. Nous n'avons pas fui la servitude pour demander la charité, et ne voulons pas être rejetés d'une nation à l'autre, comme d'encombrants objets de pitié.

« Qu'on nous laisse, quelque part, sous le soleil, une place d'hommes libres, aussi loin que possible du royaume de la croix gammée ».

FIN

X...

Copyright by Regards and Opera Mundi.

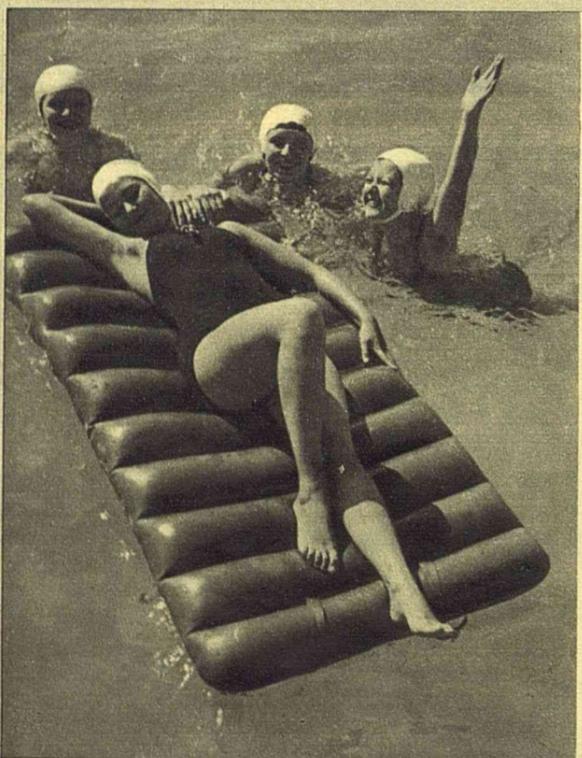
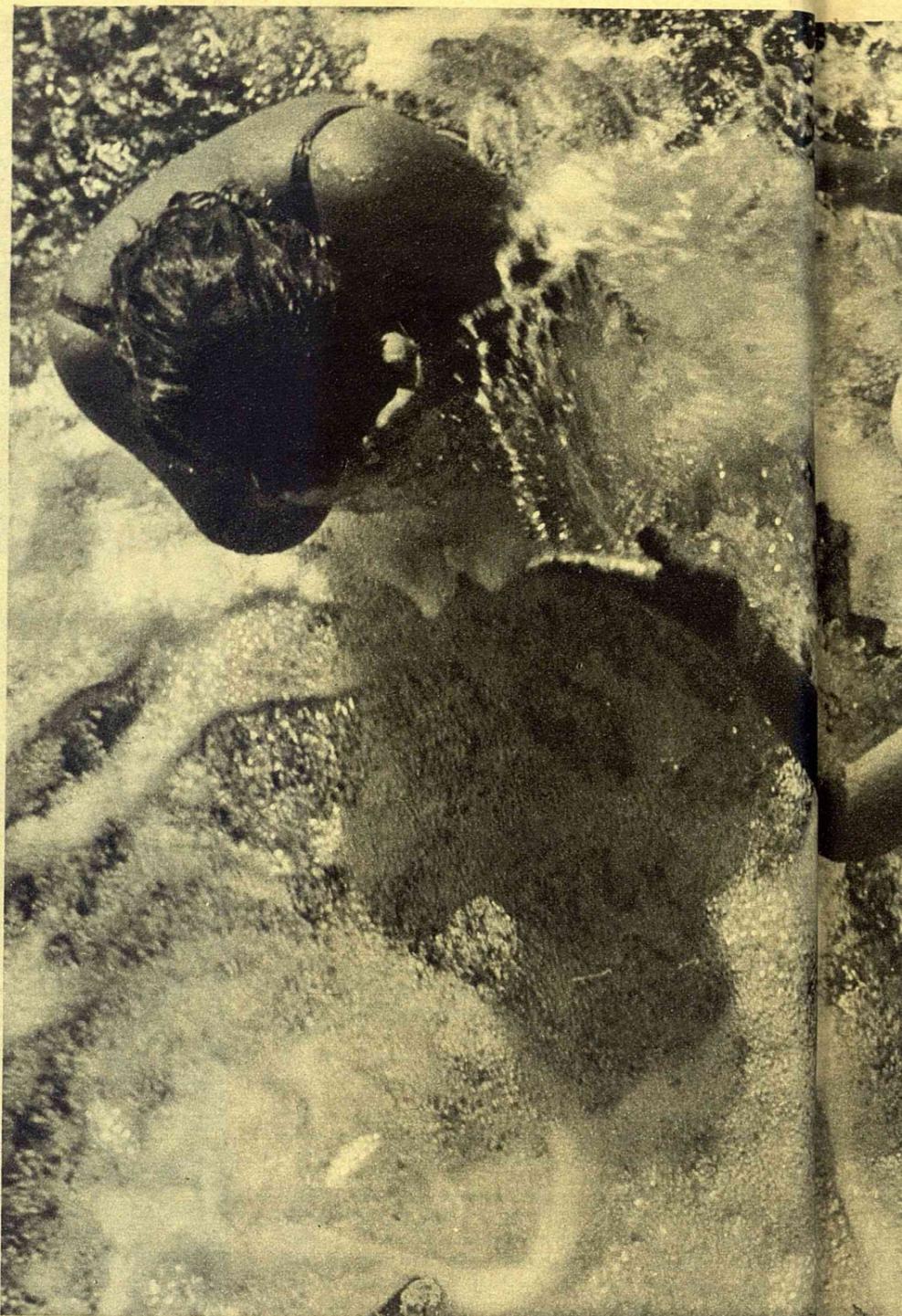


La devanture d'un café, à Vienne. On peut y lire :
 « Café aryen. Les Juifs sont priés de s'abstenir d'y venir consommer. — Le radio de l'établissement diffuse tous les discours de notre Führer. »

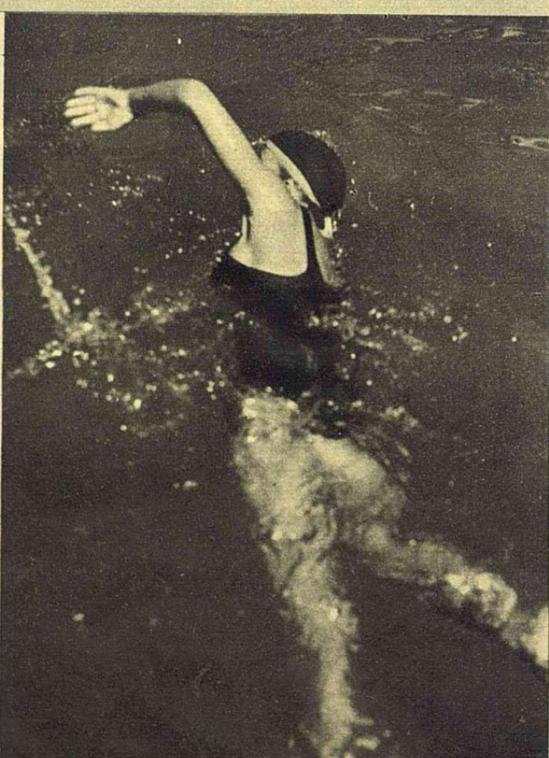




Après une journée brûlante, voici venue l'heure où tout est calme : le tendre bonheur d'être l'un près de l'autre devant la mer qui reflète indéfiniment la pâle clarté du ciel



Nouveau voyage à Cythère ! A quoi rêve cette jeune voyageuse, les yeux clos, sur cette barque d'un nouveau genre ? Les cris et les rires de ses camarades ne lui semblent-ils pas des appels de naïades ?



Le style n'est pas d'une perfection absolue. Qu'importe ! La joie est pure, et cela seul compte, la joie de se sentir maître de l'eau qui glisse insaisissable le long du corps.

L'HEURE D B

L'EAU est bonne. Un frisson léger ourle la crête des vagues. L'onde est transparente, la brise tiède. C'est l'heure du bain.

Une heure qui varie, sur toutes les plages de France. La Méditerranée seule, ce grand lac bleu, échappe aux caprices des marées. L'eau est bonne, le ciel élément, l'heure propice, allons nous baigner.

La plage, tout d'un coup, s'est peuplée d'une foule qui, du bout du pied, fait des caresses au flot.

Des gestes timides, des petits cris. Combien de baigneuses tâtent l'eau avec des gloussements de poule qui se mouille, avec des coqueteries de chatte devant un bassin.

Ça n'est pas ce qu'il faut faire.

Le bain de mer, certes, ne demande point un règlement rigide et inexorable. On peut jouer avec les flots, quand ils sont en verve. Pas trop. La mer est perfide, les flots capricieux. Et, savoir se baigner, si ce n'est pas une science, c'est un art, tout au moins.

D'abord, mieux vaut, pendant qu'on y est, apprendre à nager, pour ceux qui l'ignorent encore. L'eau salée porte admirablement le corps humain. Faire la brasse, ne fût-elle pas « papillonée », nager à l'indienne, sur le côté, c'est un apprentissage de deux ou trois heures. Il suffit, tout simplement, de faire l'épreuve de la flottaison. Ce n'est pas tellement difficile.

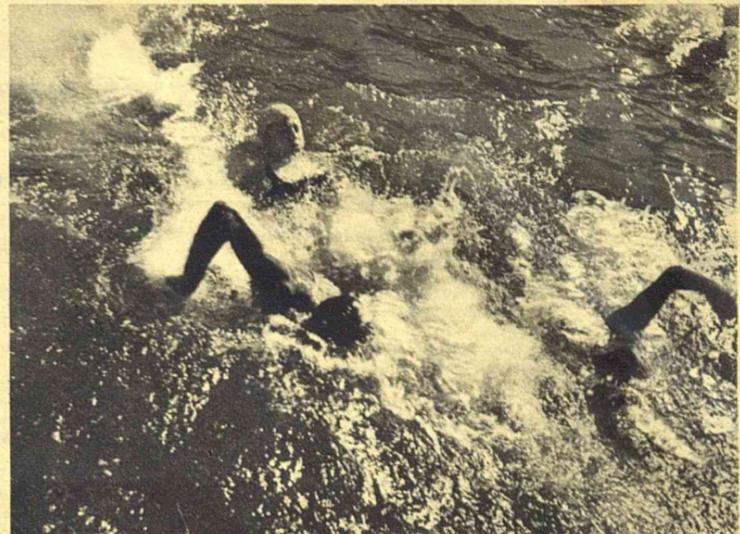
D'abord, tout au bord de la mer, quand on a de l'eau jusqu'à la hanche et que la plage s'incline très doucement, apprendre à toucher le fond, s'exercer, par exemple, à passer sous les jambes d'un voisin. On s'aperçoit avec émerveillement qu'on a bien du mal à rester au fond de l'eau. L'eau vous pousse, l'eau vous

chass l'air lib l'ondre, faire soupcorps flo

Aprime, mieux fectie style. C le cou, les bra immeont plus que leurs coup

Et quand on s se baUn consei maîre l'eau demis un rep l'eau de, mém d'autVingt foi cepteux baig ce senalaise, la mortis. Et, d l'assu compagi du toous voir un hématuré, a hoqufaut save jeunoiien, avec deux et demie toma pas vid Et plus tire p fondevent da

Poans comm leure d'aborde c'est geon. Le c claquait oublii monte débat u plus , moins reste alon trouvent, la té d'un comme un pour er dans l' fait d les de sav Pour meilleurs



Une compétition furieuse dans un bouillonnement d'écume ; une compétition sans grande rivalité, surtout faite du besoin violent de se dépenser.



Une brasse paisible n'est-elle pas la plus gracieuse des nages ?

Ci-dessous : Comme tous les enfants, ils jouent avec le sérieux d'une grande personne au travail. Leur petit seau plein d'eau à la main, ils vont bientôt entreprendre une construction formidable aux sombres grottes pleines de mystère.



D BAIN

chass l'air libre. Ouvrir les yeux dans l'onde, faire quelques gestes lents et souples. On sait nager.

Après, mieux vaut tout de même parfaite style. On apprend, très vite, que le cou, les bras souples, la tête à demi immergée, sont plus indiqués, pour avancer, que les coups de talon dans l'écume.

Et quand on sait nager, il reste à savoir se baigner. Un conseil essentiel, d'abord. Ne jamais se baigner plus de deux heures et demi sans un repas normal. Même quand l'eau est fraîche, même lorsqu'on a un estomac d'acier. Vingt fois, on se moquera des préceptes des baigneurs. La vingt et unième fois, on se moquera de soi-même. La nausée, la congestion, la mort. Et, de toutes façons, je vous assure, mes compagnons ne seront pas épatés du jour où vous irez vous baigner sur la plage, après un repas copieux, avec les joues vertes et le hochet du savoir aussi que, si l'on déjeune bien, avec pastis avant, alcool après, deux heures de baignade, le cerveau pas lucide. Et l'œil qui tire par les pieds vers les profondeurs dangereuses.

Pour les autres, la meilleure façon d'aborder la mer, ou l'eau douce, c'est de se baigner. Le corps, d'un coup, reçoit une claque. On oublie les frissons de l'eau qui monte. On débat un peu, puis la nage devient plus contractée, le rythme est plus soutenu. Reste alors à travailler le souffle, à garder la tête dans l'eau, en respirant comme un chien gobe une mouche, à se baigner dans l'eau à la manière dont on fait les savons.

Pour les meilleurs nageurs, encore, un conseil :

ne n'allez pas trop loin. Ce sont les bons nageurs qui se noient. Ils ne sont pas plus à l'abri du claquage, de l'essoufflement, du malaise — ou de la panique — que s'ils étaient sur la terre ferme. Et l'on ne fait pas toujours la planche, en pleine mer, quand le cerveau n'obéit plus. Aussi, pourquoi, à tout prix, vouloir aller vers la haute mer quand le drapeau est à l'orage et que le maître baigneur sonne dans sa trompe ?

Le bain de mer convient aux uns, lasse les autres. Il faut savoir sortir de l'eau au premier frisson. Pour ceux qui ne sont pas taillés en Nakache, Taris ou Boitchenko, pas la peine de battre des records. Mieux vaut se garder du froid par des jeux aquatiques, lancer de ballon, course aux petits cerceaux de caoutchouc multicolore, saute-mouton avec les vagues.

Et, dès la sortie de l'eau, un peu de course, quelques mouvements de gymnastique naturelle. L'eau s'évapore, le sang se réchauffe, le cœur retrouve une vigueur toute neuve et l'on évite, aussi, ces accidents d'insolation qui sont presque constants aux baigneurs qui restent allongés, immobiles, sous un soleil sans indulgence.

Se baigner, avec profit, sportivement, oui, c'est tout cela : une discipline acceptée, une conduite prudente, en évitant de faire frissonner les jolies baigneuses.

C'est ennuyeux, fastidieux, pas drôle ?

Pas le moins du monde. Il faut savoir jouer avec l'eau, tout simplement.

Et vous passerez ainsi de bonnes, de profitables vacances sans inquiéter votre famille et, surtout, sans donner un mauvais exemple à un tas d'adolescents qui ne rêvent que de téméraires poursuites, en haute mer, contre les records de durée... et contre les grands fonds.

Parce que, tout de même, si la nature avait voulu faire de l'eau, pour l'homme, son élément naturel, eh bien ! elle lui aurait fait pousser des nageoires.

Au propre, bien entendu. Et nous n'en sommes pas là.

Claude MARTIAL.

LE THÉÂTRE

Regards sur l'œuvre de H. R. LENORMAND

En cette période de vacances, vide de toute actualité artistique, il est permis à la critique dramatique d'oublier les médiocrités dont trop souvent elle est astreinte à rendre compte, pour ne plus se souvenir que des valeurs authentiques, lesquelles résistent glorieusement aux caprices passagers de la mode.

Puissent donc les présentes vacances nous aider à corriger ce que contient d'irrationnel le régime normal de la critique théâtrale et nous inciter aujourd'hui à jeter un regard d'ensemble sur le théâtre d'un de nos plus grands auteurs dramatiques : H.-R. Lenormand.

◆ ◆ ◆
Nous le ferons d'autant plus volontiers que le célèbre auteur du *Simoun* vient de faire paraître le neuvième volume de son *Théâtre Complet*.

Evidemment, il ne s'agit pas, dans le cadre d'un court article, de faire une étude valable d'une œuvre aussi diverse, aussi profonde, aussi grave que celle de Lenormand. Tout au plus, convient-il d'en indiquer les axes pour mieux en faire comprendre les beautés architecturales.

Cette œuvre, qui s'échelonne sur une trentaine d'années et qui va des *Posédés à Pacifique*, en passant par *Les Ratés*, le *Mangeur de Rêves*, *L'Homme et ses fantômes*, *Les Trois Chambres*, *Le Crépuscule du Théâtre*, etc., comporte, à mon sens trois qualités essentielles.

D'abord, elle est éminemment dramatique. Une pièce de Lenormand est, avant tout, du théâtre. Tous les procédés du genre y sont mis en œuvre : découpage en tableaux nécessitant, d'ordi-

naire, une grande variété de décors; jeux de lumières; présentations mystérieuses de certaines réalités et présentations réelles de certains mystères; appels fréquents à une collaboration intime de la musique; enfin, emploi d'un dialogue rapide qui souvent suggère plus qu'il n'explique.

De telles qualités sont le reflet même d'une des caractéristiques de l'auteur. Lenormand est, en effet, un homme qui n'ignore rien de la scène et qui devrait être fait docteur ès théâtre, si toutefois ce grade universitaire existait. Il connaît le théâtre de tous les temps et de tous les pays.

Tout récemment, Lenormand défendait, au pays de Shakespeare, lors du Congrès international du théâtre, la liberté de l'art devant les représentants de seize nations et en particulier devant les délégués-fonctionnaires de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste. Il y a trois ans, il assistait avec un enthousiasme indescriptible au festival théâtral de Moscou. « Sans doute, a-t-il pu écrire, les représentations de Stratford n'ont-elles pas le caractère de frénésie inspirée, de violence, dans le tragique et dans le comique, souvent atteintes par celles de Moscou. Ce sont les Russes qui ont retrouvé l'expression la plus juste et la plus acceptable aujourd'hui de la brutalité élizabéthaine. »

En second lieu, l'œuvre de Lenormand ne se borne pas à être « dramatique »; elle est aussi une œuvre littéraire. Comme ces grands écrivains et comme ses grands contemporains (Luigi Pirandello par exemple), Lenormand prend place aux côtés des meilleurs écrivains; de sorte qu'une quelconque de ses pièces apporte au lecteur une satisfaction équi-

valente à celle qu'elle donne au spectateur.

A ces deux axes, l'axe théâtral et l'axe littéraire, il convient d'en ajouter un troisième, le plus important peut-être : l'axe humain. Sous le scénario particulier que nous conte Lenormand, se dessine toujours, à grands traits, le destin éternel de l'homme. Et c'est ce qui donne à son théâtre sa véritable signification tragique. Pour lui, le drame n'est qu'un moyen d'atteindre la tragédie. Sous l'appareil tout moderne de la présentation, ses pièces cachent les hautes vertus qui les rattachent aux tragédies antiques. Que ce soit dans *Le Mangeur de Rêves*, où l'on retrouve l'influence de Freud, ou dans *L'Homme et ses fantômes*, présentation moderne de l'éternel Don Juan, ou dans *Mixture*, dans le *Simoun*, ses personnages ont une signification qui dépasse l'intrigue dans laquelle ils se meuvent. Beaucoup d'entre eux, en outre, ont une valeur de symbole : symbole de l'esprit de connaissance opposé souvent au symbole de l'instinct vital; symbole du désir de vérité et symbole de la nécessité du mensonge; symbole de l'humanité et symbole de la nation.

Enfin, esprit libre et courageux, Lenormand s'honore d'appartenir à l'avant-garde de ces hommes de bonne volonté qui dénoncent sans cesse les crimes — conscients ou inconscients — de tous les oppresseurs et lèvent bien haut le drapeau de l'émancipation de tous les opprimés.

◆ ◆ ◆
Asie, qui constitue, avec *La Folle du Ciel*, le neuvième volume de ses œuvres complètes, appartient au cycle de ses pièces exotiques : *Le Simoun*, *L'ombre du Mal* et, plus récemment, *Pacifique*, montée et admirablement jouée, la saison dernière, par Alice Cocea.

Représentée pour la première fois en



1931, *Asie* est une transposition moderne de la *Médée* antique, cette fille d'Étas, roi de Colchos, qui pour se venger d'avoir été délaissée par son époux empoisonna sa rivale, le père de celle-ci et fit mourir les enfants qu'elle avait eus de Jason, son époux.

Les événements sanglants d'Extrême-Orient donnent à l'ouvrage un caractère actuel et un ton prophétique qui ne laissent pas de nous émouvoir. C'est ainsi qu'on relève, à l'acte III, dans la bouche d'un grand colonisateur, les paroles suivantes : « Le temps n'est peut-être pas si loin où la pâte humaine va déborder encore une fois, où l'épais sirop couleur de sucre brûlé va se mettre à couler sur l'Europe, comme le caramel sur la tôle du confiseur. Le jour où la vague païenne se lèvera de nouveau dans la poussière mongole, il faudra que tout ce qui vit autour de cette mer (la mer Méditerranée) se sente un même peuple; ceux d'Oran et ceux de Barcelone, ceux de Rome et ceux de Marseille, ceux de Tunis et ceux de Naples... »

Toute la tragédie de l'Europe 1938 vient de ce que, précisément, des hommes comme Mussolini ne veulent pas que ceux de Rome et de Barcelone soient un même peuple.

François DRUJON.

SAINT-MALO CENTRE DE TOURISME
dans la Cité-Corsaire



Une vue aérienne de Saint-Malo.

Port médiéval et centre de tourisme, montant la garde à l'embouchure de la Rance, *Saint-Malo* reste le principal point d'attraction de cette côte d'Emeraude qui, du Mont-Saint-Michel au Cap Fréhel offre pourtant tant de variétés pittoresques.

L'Histoire a fait de Saint-Malo autre chose qu'un simple chef-lieu de département, et toutes les mémoires gardent encore le souvenir, un peu livresque, il est vrai, de ses corsaires et de ses luttes ancestrales avec la belliqueuse Albion.

Sa situation, les brisants qui l'entourent, la mer qui la protège, tout concourent à faire de cette ville, bâtie sur le roc, une forteresse naturelle. La main des hommes, en y élevant des remparts et des tours, l'a transformée en un véritable nid d'aigle.

Telle nous apparaît Saint-Malo, vue d'avion ou, plus simplement, du sommet crénelé de la tour « Qui-qu'en-groigne », que la légendaire Anne de Bretagne, reine en sabots, s'il faut en croire la chanson, fit bâtir orgueilleusement près des remparts de la libre cité. Un large quadrilatère, limité par de puissantes murailles contient difficilement

le troupeau compact des maisons. Car la ville entière est bâtie sur un roc isolé, relié à la terre ferme par une seule étroite bande sablonneuse. Cette disposition, à elle seule, suffit à évoquer le Moyen âge grouillant et quelque peu fantastique où, devant de communs dangers de barbarie, les hommes se serreraient les uns contre les autres, pour leur défense solidaire.

Bâtie sur la mer, disposant d'une rade sûre qui fait d'elle un port important, Saint-Malo fut, en fait, bien moins une ville de marins qu'une ville de marchands. Dès le xv^e siècle, ses habitants, non contents de posséder une des clefs du trafic maritime occidental, se livrèrent à la contrebande avec les colonies de l'Amérique espagnole. C'est dans les entrepôts secrets de la fameuse « Compagnie des Indes », dont les caves communiquaient directement avec la mer, que les riches bourgeois malouins entassaient les produits coloniaux que les traités passés entre la France et l'Espagne leur interdisaient de recevoir librement. Quant aux fameux *corsaires*, les mercantis malouins abandonnaient sans regrets à ces enfants perdus de la mer, les honneurs militaires pour des avantages matériels plus constants.

Aujourd'hui, si le commerce a pris un aspect plus pacifique, Saint-Malo reste encore essentiellement une ville de marchands. Les principales rues, les places offrent l'aspect d'un vaste marché où l'on trouve tout ce que le désir des touristes internationaux peut souhaiter. Ce côté mercantile, un peu irritant parfois, donne cependant à la cité malouine un visage extraordinaire d'animation. Les Anglais en sont les plus bruyants visiteurs. C'est une revanche pacifique sur un passé d'échecs pas très lointain. Les ancêtres de *Monsieur de Marlborough* qui ne vont plus en guerre qu'avec des

kodaks, ont eu plus de succès que lui auprès de la cité corsaire.

Avec eux, vous parcourrez les étroites rues aux façades moyennageuses, vous ferez le tour traditionnel des remparts, vous visiterez la cathédrale enfouie dans les maisons, vous irez rechercher le parfait symbole du romantisme au tombeau solitaire de Chateaubriand.

D'autres noms encore s'attachent au glorieux passé de Saint-Malo : du corsaire révolutionnaire *Robert Surcouf* à

Jacques Cartier « l'inventeur » téméraire du Canada.

Mais les souvenirs historiques et les vieilles pierres sont une pâture insuffisante pour les hommes bien vivants du xx^e siècle. Et les travailleurs en vacances se hâteront de quitter la ville féodale pour aller s'ébattre sur les centaines de larges et belles plages de sable fin qui, entre les amoncellements de rochers aux couleurs sombres, détendent leurs courbes écumeuses.

L. D.

LES LIVRES
HISTOIRE de FRANCE
d'Albert BAYET

Edition du Sagittaire.

VOICI un ouvrage qui dresse, en quelque sorte, l'inventaire moral de la France. C'est cela qui fait son intérêt et son prix. N'est-il pas de notre devoir de connaître exactement la somme des progrès que l'humanité doit à la France, à l'heure même où d'aucuns, à Berlin et à Rome, brandissent le glaive pour abattre les immortels principes ?

Qu'ils paraissent petits, les barbares totalitaires, ces prophètes aux couteaux de cuisine, lorsqu'on relit, dans le livre de M. Bayet, cette fière parole que le chancelier de L'Hospital lança au milieu des luttes religieuses du xvi^e siècle : « Le couteau vault peu contre l'esprit. » (Encore qu'il est vrai que les défenseurs de l'esprit ont besoin de la force matérielle s'ils veulent échapper à la servitude qui leur est réservée par les samourais fascistes.)

M. Bayet a bien fait d'insister particulièrement sur les origines de la France. Les fascistes italiens invoquent « Rome ». Les hitlériens veulent guérir le monde par les bienfaits de ce qu'ils appellent « germanisme ». Mais il y a loin de la Rome antique à Berlin et au Palais de Venise de Mussolini, sous-chef de Hitler. L'apport romain à la Gaule, sa latinisation librement acceptée, servirent le progrès et l'épanouis-

sement du génie humain. L'un et l'autre étouffent là où les conquistadors fascistes mettent leur pied. Je ne puis m'empêcher, en écrivant ces lignes, de songer à ce monstrueux article, que citait précisément M. Bayet ces jours-ci, d'une revue italienne qui vient de jeter l'anathème sur l'empereur romain Caracalla parce qu'il accorda à tous les habitants de l'Empire le droit de citoyenneté romain. Ce que nous avons coutume de considérer comme l'un des plus grands progrès historiques, rattachant directement l'Empire romain aux temps modernes, apparaît comme le comble du crime aux porte-parole de l'axe.

Le grand mérite du livre de M. Bayet est que tout en évoquant très objectivement une série de faits et d'épisodes décisifs de l'histoire de France, il nous fait comprendre pourquoi ce pays est la cible des ennemis de l'humanité. Je le dis d'autant plus volontiers que son ouvrage expose beaucoup plus les idées que les raisons sociales et économiques qui, sans pour cela sous-estimer « l'engendrement idéologique », si je puis dire, donnent lieu à leur naissance.

« La France, à mes yeux, déclare M. Bayet, c'est une création continue, l'immense effort de millions et de millions d'hommes qui cherchent à s'unir pour créer plus de bonheur et plus de beauté. » Voilà une formule que nous aimons retenir de la belle leçon d'optimisme qu'est l'« Histoire de France » de M. Bayet. Ajoutons que ce n'est qu'au prix de son union effective et agissante que le peuple français obtiendra finalement le bonheur, la beauté et la paix auxquels il aspire.

Bertrand GAUTHIER.

SPORTS

Les CHAMPIONNATS
d'EUROPE de NATATION

PLUS de trois cents nageurs représentant seize nations parmi lesquelles on pouvait noter l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Hongrie, la Pologne, l'Italie, la Suède, la France, etc., ont pris part à Wembley, en Angleterre, aux Cinquièmes Championnats d'Europe de Natation. Cinquièmes du nom puisqu'ils furent disputés déjà en 1926, 1927, 1931 et 1934, ils ont connu un très beau succès. On a dit, et cela est vrai, que les « sprinters » ont à ces championnats marqué un net déclin, que les femmes ont donné une fois de plus la preuve qu'elles étaient, à quelques secondes près, aussi « fortes » que les hommes, et cela est encore vrai. Ce qui est vrai aussi c'est que ces championnats d'Europe ont servi — comme devraient le faire toutes les compétitions — la cause de la natation sportive et par ricochet celle de la natation en général, la cause de la « natation pour tous », ce qui vaut mieux encore que tous les « temps » prestigieux réalisés par quelques grands champions. C'est une fois encore l'éternelle leçon donnée par des maîtres mais qui doit être suivie. Ne pas aller au spectacle sportif pour simplement admirer Nakache ou Talli, ou les étonnantes Danoises, ou Csik le champion olympique, mais, admirant sincèrement leur « style », leur courage, leur foi — pour retenir la leçon et en faire son profit. Pour que le « crawl » de Csik, de Fisher, de Talli ou la brasse de Nakache donnent envie soudain de faire aussi bien et que cet élan ne s'arrête pas, tout court, sitôt la réunion finie et repassée la porte du stade mais se continue bien jusqu'à la piscine de son quartier.

LES EPREUVES

Oui, le « sprint » est en déclin ! Le Hollandais Having est champion d'Europe avec 59" 8/10 et Fisher, ce grand favori, est quatrième avec 1" 1" 9/10. En déclin si l'on considère, d'une part, les 60" juste de l'étonnant Arne Borg, champion de 1927, et les progrès incessants réalisés depuis dans la technique même du crawl. Csik, le champion olympique, malade, qui avait couru sa demi-finale en 1" 1", ne s'était pas présenté pour la finale.

Notre représentant, le sympathique « Artem » Nakache était éliminé avec 1" 2" en demi-finale. Quel magnifique champion notre Nakache ! Quels temps extraordinaires accomplirait-il si, à son cran inouï, à sa force, à sa souplesse, venait s'adjoindre un « battement » de pieds de la même qualité. Nakache nage avec ses bras, les spécialistes, ses camarades et lui-même sont sur ce point précis tout à fait d'accord. Il n'a pas encore appris à se servir convenablement de ses jambes. Alors, il termine son 100 mètres, à l'arraché, avec tout son cœur, sans respirer. Infatigable — mais est-il besoin de l'affirmer encore, ses cinq titres de champion de France 1938 ont illustré fort complaisamment et tout récemment son incroyable résistance — il a gagné le 100 mètres consolation en 1" 1" 8/10 et sa qualification pour le 100 mètres brasse du match Europe-Etats-Unis dans le temps excellent de 1" 13" 2/10. Ces deux épreuves

dans la même journée ! Le lendemain, dans le relais quatre fois 200 mètres nage libre, avec ses camarades Pallard, Cavallero et Talli, il prenait une magnifique et inattendue deuxième place derrière l'Allemagne et devant la Grande-Bretagne, la Hongrie et la Hollande. Allez ! Nakache est un vrai champion et avec cela tellement sympathique, tellement aimé de tous ceux qui l'approchent.

Puisque nous parlons de nos champions, disons l'excellente tenue de Talli dans le 400 mètres nage libre. Voici enfin un digne successeur de Jean Tarris, champion d'Europe 1934 en 4'55" 5/10 et champion également du 1.500 m. en 20'1" 5/10. Pour le moment, le Suédois Bjorn Borg est nettement plus fort et Bjorn comme son presque homonyme Arne Borg — et surtout ne croyez pas un instant qu'ils soient frères ou cousins, ils ne se connaissent même pas ! — est très éclectique et court le 100, le 400,

le 1.500 mètres nage libre ainsi que le 100 mètres dos.

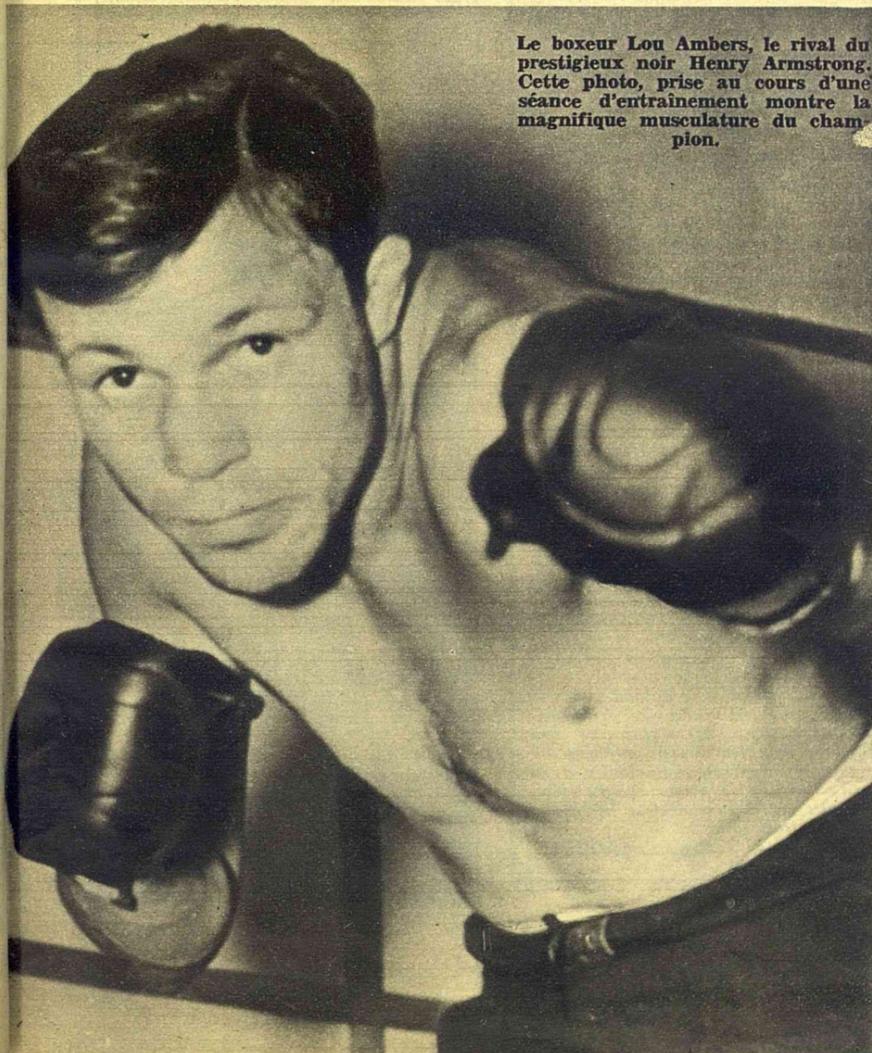
Pour les autres courses, les sauts, le water-polo, vous connaissez les résultats, vous connaissez aussi les « temps » extraordinaires des championnes. Celui de la jeune Danoise Huger sur 100 mètres : 1'6" 2/10, celui de Ôve Petersen 2^e, danoise également : 1'6" 8/10. Comptez combien de nageurs, chez nous et dans d'autres pays, peuvent courir les 100 mètres dans le même temps. Comptez-les !

Et, quand nous aurons partout des piscines et beaucoup d'entraîneurs, de professeurs compétents, quand il ne sera plus permis de ne pas savoir nager, j'imagine assez bien quelque chose comme une espèce de leçon honteuse, leçon de natation donnée par des jeunes filles à tous les messieurs et dames maigres ou dodus qui se seraient refusés à apprendre la brasse tranquille.

Jean ROIRE.



Une phase particulièrement animée du match de water-polo qui opposa les équipes de France et d'Italie. Les Italiens, par 1 but à 1, arrachèrent le match nul aux Français.



Le boxeur Lou Ambers, le rival du prestigieux noir Henry Armstrong. Cette photo, prise au cours d'une séance d'entraînement montre la magnifique musculature du champion.

DES NOUVELLES...

ATHLETISME

♦ Au meeting de Dortmund, les Américains ont gagné toutes les épreuves sauf le 400 m. plat, qui est revenu au grand champion Harbig battant, en 47", le record d'Allemagne, et le marteau, gagné par Hein avec un jet de 57 m. 20, nouveau record d'Allemagne.

♦ Aux championnats de Finlande, disputés à Helsinki, la ville qui verra se dérouler, en 1940, les Olympiades, de fort belles performances ont été accomplies. Citons : les 4 m. 96 en hauteur et les 49 m. 21 au disque du même Kolkas, les 52 m. 18 au marteau de Hannula, les 9'9" 2/10 de Storskrubb aux 3.000 m. sicaule, les 30' 49" 8/10 de Tamila aux 10.000 mètres ; les 72 m. 81 au javelot de Nikkanen et les 14'24" 4/10 de Pekuri aux 5.000 mètres, devant Salminen 14'28" 4/10, Lehtinen 14'30" (record du monde en 14'17"), Macki, 14'33" 8/10 et six autres coureurs qui ont couvert la distance en moins de 15 minutes !

♦ Si Wooderson, le champion anglais n'a pas battu, à Glasgow, le record du monde du 1.500 mètres que détient le néo-zélandais Lovelock, avec 3'47" 8/10, il ne demeure pas moins qu'il est le sixième homme du monde sur la distance, si l'on peut se permettre un classement par les temps accomplis : Lovelock est premier, avec son record de 3'47" 8/10, puis viennent Cunningham (E.-U.), 3'48" 4/10 ; Szabo (Hongrie), 3'48" 6/10 ; Bonthron (E.-U.), 3'48" 8/10 ; Beccali (Italie) 3'49" ; Wooderson (G.-B.), 3'49" et... Ladoumègrie, avec son fameux record de 3'49" 2/10. On apprend que Wooderson fera à Paris, lors des championnats d'Europe, une tentative officielle contre le record de Lovelock.

♦ Aux Championnats de Hollande, Baumgarten, avec 48" 4/10 a battu le record hollandais des 400 mètres plat.

♦ A Copenhague, l'Américain Wolcott gagne le 110 mètres haies en 14" (Record du monde 13" 7/10 par Towns (E.-U.). Record de France 14" 8/10 par G. Sempé (1928).

♦ A Oslo, lors du match Pologne-Norvège, le Polonais Snyder saute 4 m. 10 à la perche, et le Norvégien Sorbie lance le disque à 48 m. 46.

DES PERFORMANCES...

MOTO

♦ Monneret et Tinocco, sur une moto française Prester-Jonghi, ont battu les records du monde suivants, catégorie 250 cm³. : 2 heures : 285 km. 413, moy. 142 km. 710 (ancien record 138 km. 735) ; 3 heures : 425 km. 275, moy. 141 km. 758 (ancien record : 138 km. 535) ; 4 heures : 534 km. 203, moy. 133 km. 551 (ancien record : 126 km. 692) ; 500 km. : 3 h. 43' 27", moy. 134 km. 257 (ancien record : 126 km. 725) Ces records étaient détenus par les Anglais Clarke et Fernikough.

NATATION

♦ A Copenhague, le Hollandais Tonnu Petersen a battu le record du monde des 1000 yards nage libre (914 m. 38), couvrant la distance en 13' 15" 9/10, battant ainsi le temps de l'Américain Helen Madison, qui était de 13' 23" 6/10.

TENNIS

♦ A Boston, les 12, 13 et 14 août, les Japonais seront opposés aux Australiens dans la finale, zone américaine, de la Coupe Davis.

Les 19, 20 et 21 août, les vainqueurs, vraisemblablement les Australiens, rencontreront, toujours à Boston, pour la finale interzones, l'équipe d'Allemagne, gagnante de la finale européenne.

Et, à Philadelphie, les 3, 4 et 5 septembre, les gagnants interzones, rencontreront, pour le challenge round de la Coupe Davis 1938, la grande finale, les Etats-Unis, actuels tenants de la Coupe célèbre.

J. R.

Le premier Congrès du Vol à voile aura lieu cet automne pendant le Salon de l'Aviation. Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au vol à voile peuvent demander des renseignements sur ce Congrès à la Fédération Populaire des Sports aéronautiques, 65-67, avenue des Champs-Élysées, Paris.

C I N É M A



Pearl White, qui fut l'éclatante interprète des « Mystères de New-York », vient de mourir.

LES FILMS

TROIS ARTILLEURS EN VADROUILLE

« Trois artilleurs au pensionnat » fut, la saison dernière, la plus affligeante ânerie que nous ait donné le cinéma français. Cette production scatologique a fait recette; le responsable en est moins le public, mais ces distributeurs qui rabaisent le public à leur propre niveau, c'est-à-dire au-dessous de zéro. Bon gré, mal gré, deux ou trois millions de Français ont été obligés de voir *Trois artilleurs au pensionnat* et parce qu'ils n'ont pas sifflé, ils seront condamnés à voir « *Trois artilleurs en vadrouille* ». Il y a un méchant colonel, un directeur de pension mystifié, une directrice jalouse, une troupe de girls en costume écossais et des quiproquos extrêmement laborieux accompagnés de soulographies, d'hommes habillés en femmes et de messieurs qui se cachent dans la boîte à ordures, dont cette production n'aurait pas du sortir. Larquey et Roland Toutain valent mieux que ce qu'on leur fait jouer (film — hélas ! — français de René Pujol, avec Larquey, Roland Toutain, etc.).

COCCINELLES VILLE

C'est la France, il faut le répéter, qui créa le dessin animé, en 1888, plusieurs années avant le cinéma proprement dit, avec le *Pauvre Pierrot*, d'Emile Reynaud, film parlant, en couleurs et en relief qui durait deux fois autant qu'un « Mickey » d'aujourd'hui. C'est encore la France qui, avec Emile Cohl, en 1907, créa la technique moderne du dessin animé et en fit une partie intégrante de l'industrie naissante du cinéma. Et maintenant, hors quelques bandes publicitaires, la France n'a, depuis de lon-



Par une tragédie du sort, Warner Oland, le mystérieux Fu-Mang-Chan, des « Mystères de New-York », mourait à quelques heures d'intervalle de Pearl White, avec laquelle il connut le succès.

gues années, produit aucun dessin animé. Saluons donc avec joie le *Coccinelles Ville*. Son auteur, Bourgeon, qui a moins de vingt ans, est un dessinateur, sans moyens financiers, et l'on imagine ce qu'il lui a fallu de ténacité pour réaliser cette petite bande. Il serait injuste de comparer son œuvre aux productions américaines, quand l'on sait qu'un Disney est un véritable chef d'entreprise, qui dirige plusieurs centaines de techniciens et de dessinateurs. Bourgeon n'a eu à sa disposition qu'un procédé de couleurs assez défectueux, et la musique n'est pas excellente. On peut surtout regretter un souci trop visible d'imitation des dessins américains de ces dernières années. Nous ne concurrencerons pas les « cartoons » américains en les imitant, mais en créant un art du dessin animé qui soit vraiment original et français. Ce premier essai, par l'effort qu'il représente, commande l'estime et la jeunesse de son auteur autorise beaucoup d'espérances. Souhaitons que *Coccinelles Ville* soit le départ d'une renaissance du dessin animé français.

AU TEMPS

DES MYSTERES DE NEW-YORK

DANS les Mystères de New-York, Pearl White était Hélène. Warner Oland était le cruel et mystérieux Fu-Man-Chu, le mandarin tortionnaire du quartier chinois. Les deux figures les plus typiques du plus célèbre des films à épisodes ont disparu, l'autre semaine, à quelques heures de distance. Le metteur en scène des célèbres Mystères de New-York était un Français, Louis Gasnier, qui avait été envoyé à la fin de 1910 à New-York par la firme Pathé qu'inquiétait déjà la naissante concurrence américaine. Gasnier avait débuté au cinéma dans les studios de Vincennes avec *Le Juif Errant*. Par la suite il avait signé un contrat avec Charles Pathé et il avait fait débiter Max Linder. A cette époque, Gasnier, comme Max Linder, tournaient un film par jour...

C'est alors que Pathé demanda à son agent américain de commencer une série de films à épisodes, comme ceux qu'on réalisait en France depuis 1908 (Nick Carter). Feuillade avait tourné avec un immense succès, juste avant la guerre, une série de *Fantomas*, d'après ce roman dont les 32 volumes sous couvertures illustrées fascinaient les foules. A la même époque, un *Zigomar* tiré d'un feuilleton d'un grand quotidien avait connu la gloire.

Gasnier se mit à faire des films en série. Il engagea des acteurs inconnus. Avec Pearl White, Creighton Hale, Warner Oland, il tourna *Les Exploits d'Elaine* (*The perils of Pauline*), en 12 épisodes. Le succès fut aussi considérable que les bénéfices.

A la fin de chaque épisode, Pearl White tombait du haut d'un gratte-ciel, était ligotée près d'une bombe fumante, attachée sur une scie mécanique, placée sur les rails où allait passer l'express. Toutes les traditions du roman feuilleton de *Rocambole* à *Fantomas* (sans oublier Edgar Poe) se déchainaient sur l'écran. Toute l'Amérique tremblait pour Pearl White. Les directeurs de salles se réjouissaient de voir une clientèle fidèle suivre chaque semaine les nouveaux chants de ces épopees populaires.

La guerre survint avant que les productions de Gasnier puissent passer l'océan. Ce fut en 1915, alors que le mot d'ordre était donné de soutenir le moral de l'arrière par tous les moyens, que les Mystères de New-York, lancés à grand fracas par « *Le Matin* », purent sur tous les écrans de France. Ce fut un inoubliable triomphe. Et, bientôt, de nouveaux romans-cinéma succédèrent aux Mystères : *Les Vampires*, avec Misudora et Levesque, *Judex*, de Feuillade, *Ravengar*, de Gasnier, le *Cercle Rouge*, le *Masque aux Dents blanches*. Le goût du film à épisodes devint une furie...

En 1921, le genre agonisait. Combattu et dédaigné par la critique, il périssait avant tout de ses propres excès. A cette époque, pourtant, des productions américaines comme le *Fauve de la Sierra* ou le *Voleur de Femmes*, avaient encore une grande allure. Mais avec *Parisette* ou le *Retour de Judex*, le film à épisodes s'abêtissait inlassablement. On allait achever de l'assassiner en le transformant en *ratatouillades* historiques, comme *l'Aiglonne* ou *Mandrin*... En 1926, le film à épisodes était mort.

Le film à épisodes, si décrié, n'en constitua pas moins une des grandes époques du cinéma. Nous avons revu, il y a quelques années, les Mystères de New-York en même temps qu'un film de prétendue avant-garde. La comparaison artistique n'était pas à l'avantage du film moderne. Malgré les sous-titres volontairement idiots dont on avait affublé les Mystères.

L'apogée du film à épisodes a son importance dans l'histoire économique du cinéma. Le triomphe des Mystères de New-York marque le passage du cinéma américain à la tête de l'industrie mondiale du film, place qui reste occupée par lui après plus de vingt ans.

Georges SADOUL.

POUR
VOS
LOISIRS

COLLEGE MIXTE

Un jeune homme et une jeune fille se sont fiancés, mais le fiancé, ambitieux, délaisse sa belle qui, par dépit, épouse un romancier beau parleur. Dix ans plus tard, la femme est veuve, et l'homme professeur dans une université. Malgré tous les obstacles accumulés par le temps, les fiancés d'autrefois se retrouvent et s'épousent. Certes, ce film n'est pas une complète réussite. Le cinéma américain semble avoir perdu le secret des films psychologiques d'amour qui firent jadis sa grandeur. Mais après une très mauvaise saison pour les productions d'Hollywood, condamnées au vaudeville sophistiqué par quaterons et par grosses, j'ai vu sans déplaisir cette histoire d'un grand amour, qui malgré ses défauts est dans l'excellente tradition des meilleures œuvres de *Borzage* (*Little Man what now*, par exemple). Il y a là un visible effort pour faire des personnages autre chose que des spirituelles marionnettes, mais des hommes et des femmes qui vivent dans leur famille et dans la société, qui s'aiment, non avec une cervelle de boulevardier, mais avec leur cœur et leur chair. Et je préfère ce film manqué à un vaudeville réussi, trois années de pâtisserie obligatoire m'ayant fait prendre en horreur les plats sucrés. Dorothy Stickney est excellente dans le rôle d'une mère antipathique. (Film américain de *Josiah Logan* et *Arthur Ripley* avec *Henry Fonda*, *Jan Rennett*, etc.).

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Les deux Baigneurs (entraînant), Collège Mixte (amour), Challenge (alpinisme), C'était son homme (pittoresque), Vacances (psychologique), Arizona Bill (Far-West), Cette Sacrée Vérité, La Coqueluche de Paris, Le Couple Invisible, La 8^e Femme de Barbebleu, La Folle Confession, etc. (vaudeville américains), Griboille (touchant).

BEAUCOUP

A l'Angle du Monde (recherché), Meurtre sans importance (excellent), Le Député de la Baltique (intellectuels soviétiques), Femmes marquées (gangsters).

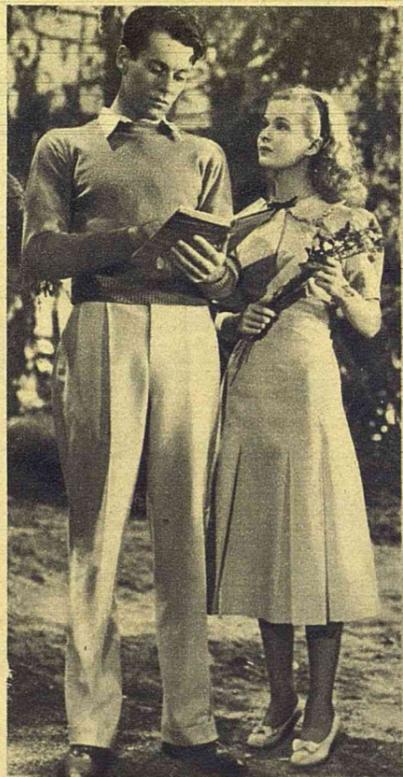
PASSIONNEMENT

Blanche-Neige et les Sept Nains (féérique), La Marseillaise (considérable), Pierre le Grand (historique), La Grande Illusion (Renoir), Quai des Brumes (bien fait).

PAS DU TOUT

L'Héroïque Embuscade (à siffler), Tamara la Complaisante, Saratoga, La Lumière Verte, Le Mot de Cambonne, Club des Aristocrates, Quand l'Alouette Chante, Scandale aux Galeries, La Fessée, Trois Artilleurs en Vadrouille ou au Pensionnat, Les Dégourdis de la 11^e, Claudine à l'Ecole, etc.

Une scène pleine de fraîcheur de l'intéressant film d'amour qu'est « Collège Mixte ».



Sortant de là, je m'arrêtai devant un Auvergnat installé à l'ombre de l'orme, et qui étamait les casseroles du Lion d'Or. J'ai toujours aimé à voir faire ce travail : étant petit, j'y aurais passé des journées.

Cet homme ne parlait pas le fouchtra comme ses pays. Je le lui dis et il se mit à rire :

— C'est que, voyez-vous, j'ai étudié pour être curé, mais au dernier moment, l'idée me vint de me marier avec une cousine.

— Et vous vous êtes fait rétameur ?

— Hé oui, il faut bien prendre un métier, et vous savez, chez nous, il n'y a pas bien à choisir pour les cadets ; nous étamons les âmes ou les casseroles, nous ramonons les cheminées ou les consciences : Ha ! ha ! ha !

Et il s'esclaffait de sa plaisanterie, le brave homme, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

— Moi, tous les ans, continua-t-il, je descends dans le plat pays étamer et faire des cuillers d'étain.

Après cela, le rétameur me demanda de quel côté j'étais. Lui ayant répondu que je demeurais par là-bas, entre Coulaures et Thiviers, il s'écria : — Tiens ! comme ça se trouve : J'ai un pays par là, le curé Pinot.

— C'est notre curé, lui dis-je.

— Ha foutre ! et comment qu'il se porte ce brave Pinot ?

— Oh ! il est solide comme un pont. Il aime un peu plus à alier dans les bonnes maisons que chez les pauvres, parce qu'on y est mieux, et il parle un peu trop de politique ; mais autrement, ce n'est pas un méchant homme.

— Et on ne caquette point trop sur son compte ? autrefois, c'était un luron.

— Non, il vit tranquillement avec sa nièce, et on ne parle pas mal de lui.

— Sa nièce ! mais il n'en a pas ! c'est-à-dire il en a, mais elles sont au pays, mariées toutes deux : c'est une nièce pour rire, bien sûr ! je les connais les Pinot de longtemps, vous pensez, nous sommes leurs plus proches voisins.

— Ma foi, dis-je, ça se peut bien, ce que vous me dites, mais là-bas, tout le monde croit que c'est sa nièce.

— Ha ! ha ! ha ! le bougre ! et le rétameur se faisait une pinte de bon sang à cette idée. Vous lui direz que vous avez vu son camarade Ragot, ça lui fera plaisir.

Mon cousin vint me chercher pour manger la soupe, et je quittai le joyeux Auvergnat, un peu étonné de ce qu'il m'avait dit, touchant notre curé.

Tout en me lavant les mains à l'évier je voyais par la fenêtre, le mur du jardin où pendant plus d'un an, j'allais me coucher au soleil quand les frissons des fièvres me prenaient. C'était une chose bien commune autrefois que ces fièvres, et on rencontrait par nos pays, force gens minés par cette maladie. Aujourd'hui, elles sont assez rares, bonne preuve que les gens sont mieux logés, mieux habillés et mieux nourris : la mère des fièvres dans nos pays qui ne sont pas malsains, c'est la misère.

Nous n'étions que quatre à table, ma tante, mon cousin, ma petite cousine Félicie, qui avait sept ans, et moi. Mon oncle et mon cousin l'ainé étaient en voyage dans le Limousin, et ils ne revinrent que deux jours avant la foire. Ils ne se tenaient guère à la maison, étant toujours en route pour leur commerce ; allant aux foires de Limoges, de Pompadour, de Saint-Yriex, de Juillac, de Ségur, acheter des veaux qu'ils venaient revendre dans les foires de Thenon, d'Excideuil, d'Hautefort, de Batefols, de Terrasson ; et des fois à la Sainte-Catherine, à Montignac.

La foire ne fut pas des meilleures, j'en ai vu de plus belles, mais tout de même il y avait du bétail. Les bœufs de harnais et les veaux de corde ne manquaient pas. Dans le foirail tout se touchait, on aurait jeté une pièce de cent sous des terrasses du château, qu'elle ne serait pas tombée par terre. Dans l'allée des chevaux, il n'y avait, comme de coutume que quelques rosses et de mauvaises bourriques. Sur la place des cochons, au-dessous du pont et des murailles du château, il y avait assez de nourains qui se vendaient passablement ; et à l'arrivée du bourg, du côté de Saint-Agnan, près de la Grange-Neuve, il y avait des troupeaux de dindons avec des fils de laine bleus, ou blancs, ou rouges, à leur cou, pour reconnaître chacun les siens, vu qu'il n'y a rien qui ressemble tant à un dindon qu'un autre dindon.

La place du bourg était pleine de marchands de chapeaux, d'indiennes, de couteaux, de fil, de boutons, de ferblanterie, de taillanderie et autres affaires comme ça. Les pétarous du bas Limousin, avaient apporté dans leurs bastes, des melons, des prunes, et autres fruits. On en voyait d'autres qui étaient venus chercher du vin, et qui le soir, s'en retournaient avec leurs mulets chargés de bottes de peaux de chèvre dans lesquelles étaient le vin. Tous les marchands et colporteurs apportaient de même leurs marchandises sur des mulets ou des bêtes de somme, car les chemins n'étaient déjà pas trop faciles pour les charrettes à bœufs. Mais outre ces marchands, il y avait aussi de ces individus qui courent les foires : vendeurs de chansons, diseurs de bonne aventure et autres gens de cette sorte. L'un, avec un petit bonhomme dans une carafe, qui montait dans le haut écrire le sort de ceux qui donnaient deux sous pour ça, était entouré de toute une jeunesse qui ouvrait de grands yeux et pensait bien qu'il y eût quelque sorcellerie là-dedans, car on n'était pas bien avancé à l'époque, dans le pays. Un marchand de chansons, monté sur une chaise, braillait tant qu'il pouvait, aidé d'une femme à voix criarde et aigre, qui distribuait les chansons, à raison de deux liards le cahier. Et celui qui vendait des images de couleur : le Juif-errant, Mon oie fait tout, Crédit est mort, les mauvais

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Ce travail sédentaire ne lui plaît guère, il se prend à regretter la fraîche et riche campagne du Frau. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier.

En voyage chez sa tante à Excideuil, il retrouve ses jeux d'enfants, les traditions du village, et son ancien maître M. Lamothe, brave homme partagé entre deux passions : la chasse et le boston.

payeurs l'ont tué, et autres histoires de ce genre, en débitait des quantités, surtout des images du Juif-errant avec la complainte :

*Est-il rien sur cette terre,
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-errant ?*

Mais c'était un charlatan qui attirait le plus de monde autour de sa voiture, dont les roues étaient pleines jusqu'au bouton, d'une boue rouge, qui marquait bien qu'il ne faisait pas bon venir là avec les chemins qu'il y avait.

Ce charlatan, en tenue d'artilleur, arrachait les dents avec son instrument, avec un couteau, avec un clou, avec un sabre, et le matin était habile. C'était d'abord fait. Il vendait aussi de la poudre pour les vers et c'était là qu'il faisait ses affaires. Il commençait par raconter l'histoire d'un jeune drôle de six ou sept ans, qui était malade, les parents ne savaient pourquoi. On leur avait bien dit qu'il fallait lui donner



ILLUSTRATION DE GRANGE

pour les vers, mais eux n'en avaient rien fait. Cependant, voilà que ce petit a une attaque de vers et meurt dans des convulsions épouvantables, que le charlatan racontait à faire tribouler les gens. Mais ce n'était rien ; voici que tout d'un coup, il prenait dans le coffre de sa voiture le squelette de cet enfant et le montrait de tous les côtés à la foule. Oh ! alors, en voyant ça et entendant le cliquettement des os, les pauvres bonnes femmes de mères qui étaient là, en avaient des tressaillements dans les entrailles, et prenaient pour cinq sous un paquet de la poudre qui tuait ces vers maudits. Et les hommes, quoique plus durs, en achetaient aussi.

A trois heures, la foire commença à se défaire, les gens s'en allaient par petites troupes. Les marchands se mirent à plier leurs marchandises pour partir. Quelques-uns couchaient à leur auberge, et repartaient le matin.

Le lendemain à midi, le bourg était retombé dans sa tranquillité habituelle ; on n'aurait jamais cru qu'il y avait eu foire la veille, si on n'avait vu les enfants et les vieilles femmes ramasser la bouse dans le foirail des bœufs. Sauf les foires, le bourg était comme engourdi dans les vieilles coutumes d'autrefois. Il n'était sur aucune route, les chemins étaient mauvais, et il fallait expressément se détourner de son trajet pour y monter. Les étrangers y apportaient une fois par mois, comme un écho de ce qui se passait ailleurs, et des choses nouvelles ; mais tout ce qui n'était pas connu, expérimenté, devenu commun, était regardé avec défiance, dans cet endroit où régnait la sainte routine. Pourtant, depuis la République, on y avait formé un club qui se tenait au-dessus de la halle, dans la chambre d'audience ; et quelques-uns qui étaient sortis de leur village, essayaient d'y introduire les idées nouvelles et d'y faire connaître le progrès, mais sans beaucoup de réussite, à preuve que le club finit par tourner à la farce.

Deux souvenirs avaient survécu dans la mémoire des gens : celui des Anglais qui avaient assiégé deux fois l'ancien château, et celui du représentant Lakanal, qui, en 1793, avait fait réparer le grand chemin venant de Limoges, qui passait au-dessous de La Peyre et allait tomber au Cimetière-des-pauvres, pour se diriger sur Cahors. Ce n'était pas tant la réparation elle-même qui avait frappé les esprits, que les moyens employés. Sauf les femmes, les petits enfants et les vieillards, tous avaient dû travailler à cette réparation, paysans, messieurs, riches, pauvres. On se rendait sur les chantiers, avec enthousiasme, tambour et drapeau en tête, pour ne revenir que quand battait la retraite ; on avait vu même des dames pleines d'un zèle patriotique, apporter au chantier civique des pierres dans leurs paniers.

Je restai chez ma tante encore deux ou trois jours après la foire, et puis je m'en retournai au Frau.

Mon oncle et Gustou m'eurent bientôt appris le métier, qui n'est pas bien difficile. Ils me montrèrent à conduire une paire de meules, à connaître quand la farine venait bien, et quand il fallait donner de l'eau, ou baisser les pelles. Je sus bientôt picher une meule, et connaître la pierre à œil de perdrich, qui fait les meules bonnes pour le seigle, et la pierre à fusil qui vaut mieux pour le froment. Je fus vite au courant de tout, et de la manière de faire le travail, et du nom des pratiques.

Dans le commencement, quoique je fusse plus grand et plus fort que Gustou, il chargeait plus facilement que moi un sac de blé. Mais lorsqu'il m'eut montré le petit coup d'épaule et le tour de reins, j'enlevais un sac comme rien.

Ils me montrèrent aussi les mesures qu'on prenait pour la mouture, et là-dessus il me faut dire que nous ne prenions que juste ce qui était dû. Je suis sûr que l'on ne me croira pas ; les meuniers ont mauvaise réputation, comme les tisserands et les tailleurs. Il y a même un dicton patois là-dessus, que voici en français : Sept tisserands, sept meuniers et sept tailleurs, font vingt et un voleurs. Mais il n'était pas vrai pour nous pas plus que pour bien d'autres. Gustou, qui était dans les anciennes coutumes, l'aurait fait peut-être, s'il avait été le maître, mais mon oncle ne le voulait pas.

Comme nous avions du bien à notre main, en plus de ce que travaillait le bordier, je me mis aussi à tous ces travaux de la terre que je trouvais bien un peu durs dans le commencement, pour ne les avoir accoutumés, mais ce fut l'affaire de quelque temps. Où je mis le plus longtemps, c'est pour apprendre à labourer, parce que, outre la conduite de la charrue, il faut savoir parler aux bœufs, et s'en faire écouter.

Quelquefois, tenant le manche de mon araire, et piquant mes bœufs traçant le sillon, je pensais à ce changement total qui s'était fait dans ma vie. Je me rappelais ces journées passées dans le bureau empuanti de la Préfecture, assis sur une chaise à gratter du papier. C'était long ces journées, et j'en avais les fourmis dans les jambes, sans compter qu'il fallait être aux ordres de trois ou quatre chefs, recevoir des reproches, point mérités quelquefois, n'être pas libre si on voulait flâner deux heures, et pour mieux dire, sentir toujours sur son cou le collier de misère.

Au lieu de ça, j'étais au Frau, chez moi, avec mon oncle qui ne m'aurait jamais rien dit, quand même j'aurais manqué, me levant, me couchant, allant au travail quand je voulais, et ne voyant autour de moi que des figures joyeuses. Et puis le grand air, le beau soleil, le travail sain qui fatigue le corps et fait bien dormir ; le plaisir qu'on a de voir pousser et mûrir ce qu'on a semé, de voir profiter des bêtes bien soignées ; quelle différence avec le travail de bureau auquel on ne s'intéresse pas, qui vous tient toujours assis, vous casse la tête, et vous fait rêvasser la nuit.

Le métier de meunier, et la vie que je menais, me plaisaient donc, et il n'y a pas chose pareille pour faire un homme content. Après avoir bien travaillé la semaine, le dimanche j'étais de loisir et je m'amusaissais. Souventes fois, prenant notre chienne Finette, je partais à la pointe du jour pour aller chercher un lièvre. Des coups, mon oncle venait avec moi, mais pas toujours. Bien entendu nous ne prenions pas de port-d'arme, car d'aller porter vingt-cinq francs au collecteur d'Excideuil pour l'avoir, ça nous surmontait. D'ailleurs, nous ne craignons pas guère les gendarmes, ils étaient loin, et pour venir nous chercher dans un pays plein de termes, de combes et de bois que nous connaissions comme notre poche, ça leur était défendu. Il fait bon le matin monter sur nos coteaux pierreux où on trouve la lavande sauvage et l'immortelle qui fleurit fort ; ou traverser les bruyères roses entremêlées de balais à fleurs jaunes et de hautes fougères. Les ajones ne manquent pas non plus par là, et il y en a dans des fonds qui ont huit ou dix pieds de haut, bien fourrés, sous lesquels les loups font leur liteau. Il ne fait pas bon les traverser, mais comme ils ont toujours des fleurs et sont toujours verts, ils ne sont pas déplaisants à voir comme ça en fourré, ou semés au milieu d'une lande, ou accrochés le long des termes et sur le coulant des ravins,

au milieu des roches. Quel plaisir de s'en aller dans nos grands bois châtaigniers où on trouve de ces vieux arbres creux où logent les fouines, et de sentir l'odeur du thym, de la marjolaine et des feuilles mortes. Pour moi, il n'y avait rien de plus plaisant que d'être au milieu de notre pays un peu sauvage, le fusil sur l'épaule, et de me sentir libre avec des jambes solides. Il n'y avait si pauvre friche où pointait une petite palène fine, tondu par la dent des brebis, qui ne me parût plus belle que la place du Bassin à Périgueux avec ses allées d'arbres bien taillés, tout autour.

J'aimais aussi les vôtés dans les communes ou autrement dit les ballades, ou encore les frairies, et des fois, j'y allais chez des connaissances ou des parents. Il faut dire qu'en ce temps-là, les vôtés étaient plus suivies et bien plaisantes auprès d'aujourd'hui. Ça se comprend ; les gens, anciennement, gardaient leurs affaires et faisaient leur plus grande dépense pour la frairie de leur endroit. On s'invitait comme ça les uns les autres, et on faisait durer la fête deux ou trois jours. Il n'y avait point de routes hormis les grandes alors, et guère de chemin que ceux creusés par les charrettes ; aussi on allait de pied ou à cheval. On voyait les dames campagnardes s'en aller sur leur bourrique, et s'il y avait des enfants, on les mettait en croupe, ou s'ils étaient trop petits, on les mettait sur du foin dans des paniers de bât, de chaque côté d'une de ces bonnes petites bêtes grises qui ont une croix sur les épaules, pour avoir porté le bon Dieu à Jérusalem, à ce qu'on dit. Dans les maisons on faisait sans fla-fla, à l'ancienne mode, la cuisine et tout. Après dîner, on dansait dans une chambre ; celui qui avait la plus grande la prêtait ; ou dans une grange, ou sous quelque gros arbre de la place, quand le temps allait bien. Et, on ne buvait pas de la saloperie de bière comme maintenant, mais du vin blanc, ou de la piquette, ou de l'eau sucrée ; et les dames de bonne bourgeoisie, n'avaient pas honte de manger une rave cuite, au sucre, et de boire de l'eau avec du vinaigre aux framboises. Le lendemain on allait se promener par là dans les bois, et les amoureux y trouvaient leur compte ; et puis on faisait des crêpes qu'on mangeait avec du miel, et c'était à qui les tournerait le mieux et en mangerait le plus. Le soir après souper, on était fatigué, et alors on jouait à la poule, ou on chantait nos vieilles chansons, ou on racontait des histoires, ou on disait des contes, et c'était à qui dirait le meilleur. C'est dans ces fêtes champêtres que la jeunesse faisait connaissance, et que s'arrangeaient les mariages.

Aujourd'hui tout ça se perd : les vôtés dans les endroits, ce n'est plus guère rien, et on ne s'invite plus comme du temps jadis entre parents ou amis. On voit que ce n'est plus pour chacun, la grande fête où on mettait les petits plats dans les grands. Il y a tant maintenant de chemins, de routes, de chemins de fer, de voitures, et de ces autres machines qui vont le long des routes comme les chemins de fer ; et tant de fêtes, de concours, d'expositions et de courses, que les gens de la campagne s'en vont porter leur argent à la ville, et y dépensent quatre fois plus qu'ils ne faisaient autrefois chez eux. Et encore souventes fois dans les villes, ils s'ennuient parce qu'ils connaissent qu'on se moque d'eux, et qu'ils ne comprennent pas grand-chose à ce qu'ils voient.

On dit : les routes, les chemins, c'est une bonne chose. Sans doute, c'est commode de pouvoir rentrer sa besogne plus facilement, et de porter sur une charrette, un tiers de plus qu'on n'aurait fait autrefois dans nos mauvais chemins ; joint à ça qu'on ne risque pas tant de faire attraper du mal à ses bêtes, et qu'on ne se fait pas tant de mauvais sang.

Mais d'un autre côté, toutes ces routes, tous ces chemins font qu'on sort plus souvent de chez soi, pour aller dans les villes où on laisse son argent, tandis qu'autrefois l'endroit en profitait. Avec toutes ces facilités de voyager, on s'est habitué à aller se divertir dans les villes, ce qui coûte cher, et on méprise les divertissements de chez soi, qui ne coûtent quasiment rien, et sont plus sains de toutes les manières. C'est à cause de cette facilité, que petit à petit les gens trompés par les semblants, se sont dégoûtés de la campagne, et qu'on en voit tant vendre leur morceau de bien, et s'en aller dans les villes, croyant y trouver une place, ou un travail moins dur, ou mieux payé. En quoi les pauvres gens sont bien malavisés car le travail des villes est plus exigeant, plus attachant, et plus mauvais pour la santé, sans parler de la liberté : misère pour misère, mieux vaut celle des campagnes.

Tout ça, c'est pour dire qu'il n'y a pas de bonne chose qui n'ait ses défauts. Ainsi quand je parle des anciennes frairies, ce n'est pas que je veuille dire qu'elles étaient exemptes de toute chose blâmable. Il y a une chose par exemple, que je n'ai jamais pu voir de sens rassis, c'est assommer un coq à coup de pierres.

On attachait le pauvre animal par une patte à un petit piquet planté en terre, et de vingt-cinq pas, pour deux liards, on lui tirait : tant de pierres. Celui qui le tuait l'emportait. Mais les coqs ont la vie dure et avant d'être morts ils souffraient bien. Une pierre leur cassait une patte, une autre leur démontait une aile, et lorsque quelque gros caillou leur arrivait en plein corps, les voilà sur le flanc dans la poussière, comme morts. Mais l'individu qui faisait tirer avait intérêt à ce qu'ils ne le fussent pas, il en aurait fallu un autre. Alors il faisait boire du vin au pauvre coq pour le ressusciter, et quand il pouvait se tenir encore on recommençait à lui tirer des pierres. Si le vin n'était pas assez fort pour le remettre sus, on lui donnait de l'eau-de-vie.

Ces amusements de sauvages ne sont plus de mode, et tant mieux ; moi qui aime assez les vieux usages, les anciennes coutumes, je n'ai jamais pu souffrir ça.

Mais quand au lieu de tirer des pierres sur un coq, les gens se les jetaient à la tête, c'était bien pis. Il y avait comme ça, autrefois, des communes qui étaient ennemies entre elles, de manière que quand les garçons de ces communes se rencontraient dans une vôte, ou au tirage au sort, ils se battaient comme si c'eût été d'un côté des Français, et de l'autre des Allemands ou bien des Anglais, et non pas tous des

enfants du Périgord. D'où venait cette haine entre voisins ? Aucun de ceux qui se battaient, ni personne ne l'aurait su dire. Peut-être que dans l'ancien temps il y avait eu quelque bataille entre deux jeunes gens de différentes paroisses et que les autres garçons s'en étaient pris chacun pour le leur. Ceux qui avaient été blessés avaient voulu avoir leur revanche, et de partie en revanche, cette bestiale haine s'était entretenue et envenimée entre voisins du même pays.

Pour en revenir, j'étais donc content de mon sort de meunier, mais bientôt, je le fus encore davantage.

Un jour, étant sur le chemin qui passe au pied de Puygolfier, je trouvai Nancy qui portait le mérénda, autrement dit la collation, à ses gens qui travaillaient à la terre de la Guilhaumie. Je n'avais fait que l'apercevoir lors de l'enterrement de ma mère, et je ne lui avais point parlé, ni même fait attention. Comme elle avait changé ! Quelle belle fille elle était devenue, et grande ! Ce n'est pas ses hardes qui la faisaient valoir ; elle n'avait sur le corps qu'un cotillon de droguet et un grand mouchoir à carreaux par-dessus sa chemise ; mais elle n'avait pas besoin de beaux habillements. Sa poitrine ferme soulevait la grosse toile et tremblait à chaque coup de talon sur la terre ; ses hanches s'arrondissaient bellement sous le droguet, et elle avait la démarche mesurée des femmes bien faites. Elle portait un panier sur la tête, et le tenait d'une main, en sorte que sa chemise découvrait jusqu'au coude, son bras fort un peu hâlé.

Je l'avais toujours tutoyée jusqu'alors, comme on fait aux petites droles, mais ma foi quand je vis cette belle fille, je n'osai plus. Nous parlâmes un peu, et elle continua son chemin, s'excusant sur ce que son père et sa mère devaient l'attendre.

Depuis ce jour, je commençai à penser à elle, et plus j'y pensais, plus je trouvais que dans tout le pays, il n'y avait point de fille qui pût lui être comparée, je ne dis pas seulement de celles de la campagne, mais même à Excideuil, où on voyait pourtant de belles filles. C'était surtout son regard clair et tranquille, et son sourire bon qui me plaisaient tant. On voyait rien qu'à ça, que c'était une fille point coquette ni mauvaise, mais une honnête créature à qui on pouvait se fier.

IV

En ce temps-là, sur la fin de l'année 1848, on commençait à parler de l'élection du président de la République, et nous connûmes que Louis-Napoléon serait nommé grandement, si ça allait partout comme chez nous. Nous recevions la *Ruche*, de Ribérac, qui portait Ledru-Rollin, mais ça ne prenait pas. Mon oncle avait beau faire passer le journal, distribuer des papiers et raisonner nos voisins les paysans comme nous, c'était à rien faire.

Ledru-Rollin, qu'est-ce que c'était ? un civil, et puis ? Ah ! quand on parlait du grand Napoléon qui avait fait massacrer un million d'hommes et ruiné la France, pour en fin de compte, la laisser plus petite que sous la République, à la bonne heure ! C'est ainsi que le pauvre peuple ignorant, adore ceux qui le ruinent, qui lui prennent son argent et ses fils, et le saignent à blanc.

Le neveu du grand empereur, par ma foi, c'était bien autre chose que Cavaignac, ou Ledru-Rollin, ou Lamartine !

Et puis, il y avait tant de gens qui cherchaient à tromper le peuple, qu'il était rare de trouver hors des villes ou des gros bourgs, quelqu'un qui osât parler pour un autre que pour Bonaparte. Les bourgeois effarouchés par la Révolution cherchaient par tous les moyens à reprendre le dessus. Les riches, les nobles, les gros commerçants, les curés, tous ces gens-là criaient sans cesse contre la République ; elle ne pouvait durer.

Moi, j'en conviens, j'avais autre chose dans la tête. Plus j'allais, plus je pensais à Nancy. Comment ça se faisait, je n'en sais rien, mais toujours est-il que je me trouvais souvent sur son chemin, soit lorsqu'elle venait à notre fontaine dans la combe, ou qu'elle allait dans les terres, ou bien tout qu'elle faisait sortir ses brebis. Je l'arrêtais, lorsque nous nous rencontrions, et nous parlions un peu, et toujours j'étais étonné de son grand sens, et réjoui de sa franche honnêteté. Son parler me semblait aussi du tout changé et bien mieux, au prix d'aujourd'hui. Il me semblait qu'elle avait appris beaucoup depuis trois ou quatre ans, et qu'elle avait plus d'esprit que les filles de son âge et de sa condition. Un jour que je le lui dis, elle m'apprit que la demoiselle Ponsie continuait de lui faire quelque peu la classe, le dimanche et le soir quelquefois, et lui prêtait des livres qu'elle étudiait en cachette du vieux Jardon, qui trouvait que c'était du temps perdu, lorsqu'elle laissait un moment sa quenouille. Je fus bien content de savoir ça, et je m'en sentis tout obligé envers cette pauvre demoiselle.

L'hiver vint, et avec lui les veillées au coin du feu, et les histoires dont Gustou avait un plein sac. C'était bien toujours les mêmes, mais comme il y en avait beaucoup, et qu'il y changeait souvent, quelque chose, on ne s'en apercevait pas trop.

Étant tout petit, il me faisait tribouler en racontant l'assassinat du père Antier, le prieur des moines du moustier de Lafaye, entre Jumilhac et la forge des Féniers. Ça s'était passé avant la Révolution, et c'était un noble des environs qui l'avait tué dans la forêt de Jumilhac, du côté de Saint-Paul. Pendant quelques jours, on ne savait ce qu'était devenu le prieur, mais il arriva qu'un chien rapportant une de ses mains et l'anneau qui était encore à un doigt, fit reconnaître le corps, car les chiens et les loups l'avaient presque tout mangé.

Il savait aussi les histoires des voleurs fameux, comme Cartouche et Mandrin. Pour Cartouche, c'était un voleur et un assassin, et nous ne le plaigions guère d'avoir été roué. Mais ce brave Mandrin qui avec ses sauniers contrebandiers, se battait contre les soldats du roi, nous intéressait et nous trouvions qu'on aurait dû le gracier. Ça n'était pas un bas coquin, ce Mandrin, et sa mémoire n'est pas en horreur comme d'autres. Tant qu'il le pouvait, il faisait la guerre à cet abominable impôt du sel, et c'est ce qui a contribué à le rendre populaire.

Toutes les histoires de brigands lui étaient connues

à ce brave Gustou, et il savait aussi tous les crimes célèbres du pays. Il les racontait bien, en les arrangeant un peu ; les plus anciennes tournaient au conte, et il avait trouvé moyen déjà, d'enjoliver celle de Delcouderg.

C'est en pelant tranquillement les châtaignes le soir, que Gustou nous disait ces histoires. Il y en avait une, surtout, qui nous intéressait beaucoup, parce que le crime avait été commis tout près de chez nous et qu'on n'en connaissait pas l'auteur. Il y avait quelques années seulement que le curé de Nanteuil, en pêchant à la ligne, à cinq ou six portées de fusil au-dessus du moulin, avait amené une pincée de cheveux. Là-dessus on avait plongé, et on avait ramené un homme pris dans des racines de vergne. La figure était toute mangée par les poissons et on ne connut qu'aux habillements que c'était un porte-balle qui avait passé dans le pays, il y avait une quinzaine. Il avait une entaille à la tête, faite avec quelque hache, et on vit à des traces dans le bois, qu'il avait été assassiné à un endroit un peu au-dessus, où on traversait la rivière sur des arbres soutenus par des fourches plantées dans l'eau. Mais ce fut tout ce qu'on put savoir. Les gendarmes d'Excideuil, le maire, le juge de paix, les gens de justice, personne n'y avait vu goutte ; en sorte que, comme le disait Gustou, il y avait un assassin dans le pays : peut-être nous le rencontrons tous les jours, disait-il, et il attend sans doute l'occasion de faire quelque autre mauvais coup.

Par chez nous, les gens sont farcis de toutes les vieilles superstitions ; ils croient aux revenants, au Diable, au Loup-Garou qu'ils appellent Lébéro, à tout ; mais cela n'empêche qu'ils aiment mieux voyager de nuit que de jour : s'ils ont un charroi à faire, ils partiront de préférence le soir que le matin. C'est bien une économie de temps pour ceux qui sont pressés, mais il y a autre chose, nous aimons la nuit, qui repose du dur labeur de la journée ; et puis, je ne sais pourquoi, mais le paysan aime à voir briller par une belle nuit, les millions d'étoiles qui sont au ciel. Il semble que la nuit soit plus marquante, plus solennelle que le jour, aussi nous disons : *A net*, comme si nous comptions par nuits et non par jours, comme les anciens Gaulois.

Tout ça c'est pour dire que quoique les voisins ne fussent pas épeurés la nuit, lorsque Gustou parlait de cet assassin qu'on rencontrait peut-être tous les jours, il y en avait à qui ça faisait une impression, et qui ne semblaient pas pressés de s'en aller.

Le soir où nous énoisions, il vint une dizaine de personnes pour nous aider. Les deux vieux Jardon et Nancy, Lajarthe, le fermier de la Mondine au Taboury, la grande Miette qui était descendue de Puygolfier avec la permission de la demoiselle, et d'autres de par là, des métayers du château et des voisins. Les énoissements, c'est comme une espèce de fête chez nous. Les hommes avaient porté leur petit maillet et cassaient les noix ; les femmes triaient.

Lajarthe, comme de coutume, lorsqu'il en trouvait l'occasion, prêchait un peu pour la République, il tâchait de faire comprendre ses idées, et expliquait à tous des choses dans leur intérêt. Mais c'était trop sérieux pour ce soir-là. En énoissant, on aime mieux rire avec sa voisine, écouter des contes et des histoires, et causer des vieilles superstitions apprises des grand-mères.

Ça c'était l'affaire de Gustou qui connaissait ces choses à fond ; c'était lui qui mettait une souche au feu le soir de Noël, et il fallait qu'elle fut de cerisier, de prunier ou de quelque autre arbre à fruit. Et il pronostiquait toujours de bonnes choses en la voyant bien brûler, et faire une belle braise ; mais c'était lui le sorcier, car il avait eu le soin de la mettre longtemps à l'avance sécher dans la fournière. Il gardait soigneusement des charbons et des cendres de la souche, pour guérir des maladies aux gens et aux bêtes, et pour d'autres affaires encore.

C'était encore maître Gustou qui le premier jour de mai, perçait un barriquet de vin blanc, et apportait l'ail nouveau, pour faire des frottées avec du lard frais, en buvant de bons coups :

— O mai ! ô mai ! ô le joli mois de mai !

À la Saint-Jean, c'était aussi lui qui plantait le feu à la cafourche du chemin, et le couvrait de feuillage vers avec un beau bouquet à la cime. Les tisons il les emportait à la maison pour la préserver du tonnerre. Il attachait aussi le matin à la porte de la grange, une croix faite avec des fleurs des prés. Sous son traversin, il avait toujours un sac, des herbes de la Saint-Jean, cueillies à reculons, avant le soleil levé, et il disait que ces herbes guérissaient les fièvres, en les mettant sur le poignet gauche.

Ah ! il n'aimait pas à entendre chanter le coucou, pour la première fois de l'année, s'il n'avait pas déjà jeuné ; ni à trouver des graules ou des geasses, à sa gauche ; ni à ouïr clouquer une chouette sur la maison. Car il disait que ça annonçait la mort ; ni à rencontrer en partant en route, la vieille Catissou de chez Méry qui était mal jovente. Jamais on ne lui aurait tiré de l'idée, que les eychantis ou feux-follets, qui voltigent dans les cimetières, c'était des âmes en peine, et il était persuadé que les étoiles tombantes c'était des âmes de petits enfants morts sans baptême. Si notre Mondine avait voulu faire la lessive dans le mois des morts, il serait parti plutôt ; mais elle s'en serait bien gardée, car elle croyait comme lui, que ça faisait mourir les hommes de la maisonnée.

Et lorsqu'il allait à une foire pour quelque affaire, il ne manquait pas de lever avec son couteau un petit copeau de la croix de bois qui est plantée le long de l'ancien chemin appelé La Pougé, qui passe à un quart de lieue du moulin, à la rencontre de celui d'Excideuil, et qu'on appelle : la Croix-du-Mort.

À table, avant d'entamer le chateau, il faisait toujours une croix sur la sole avec la pointe du couteau. Pour lui, le vendredi était un mauvais jour, et si mon oncle l'avait laissé libre, il aurait fait jeûner les bœufs le vendredi saint, comme ça se faisait encore dans quelques maisons.

(A suivre)

LA TCHÉCOSLOVAQUIE et l'EUROPE

par notre correspondant particulier
C. F. WEISKOPF

UN WEEK-END DANGEREUX

Si le week-end du 21 mai provoqua des remous dans toute l'opinion publique de l'Europe et même d'outre-mer, la tension, voire le danger qui marqua le week-end du 15 juillet ne fut ressenti et pleinement accusé que par les chancelleries, les états-majors et les milieux politiques bien renseignés.

Pourtant, le samedi 16 juillet, l'état de choses que nous avons accoutumé d'appeler *la paix frôlée* de près, comme le 21 mai, cet autre état de choses que les Etats totalitaires appellent « non-intervention », ou encore « actions pour le rétablissement de l'ordre »...

Je suis assis devant un jeune homme au visage hâlé par le soleil. Il porte le costume civil, mais son attitude, son langage, son habitude de claquer les talons (tout en restant assis), trahissent en lui le militaire. Effectivement, mon interlocuteur est — ou plutôt *était* jusqu'il y a quelques jours — élève officier de l'armée du Reich. Aujourd'hui, son nom doit être déjà rayé des cadres; en échange, il doit certainement figurer, maintenant, sur une des nombreuses listes dressées et constamment complétées par la section « F D » de la Gestapo. La section « F D » est celle qui s'occupe des déserteurs: aussi bien, l'homme assis devant moi a-t-il déserté sa troupe et passé la frontière à l'instar de tout un groupe d'émigrés nouveau genre, dont le nombre ne cesse de s'accroître.

Pourquoi a-t-il déserté? Ce n'est certainement pas la faim, ni les mauvais traitements qui l'ont incité, lui élève officier, à passer la frontière. S'il a fui, c'est simplement par peur de la guerre, qu'il considérait comme imminente.

Toute la semaine précédant le 15 juillet, m'explique-t-il, nous fûmes consignés au quartier. La consigne était rigoureuse. Comme le 21 mai, les hommes avaient été, de nouveau, munis du matériel de campagne et des munitions de combat. Tous les villages autour de la garnison étaient bourrés de pièces d'artillerie et de chars d'assaut; aux postes-frontière, des chefs S. S. et des officiers avaient été rassemblés « en service spécial » (en allemand: z. b. V., initiales signifiant *zur besonderen Verwendung*, « pour utilisation spéciale »). Ils étaient en civil, prêts à passer, les premiers, de l'autre côté de la frontière. A la classe de théories on nous avait dit que dans le territoire des Sudètes, la situation était devenue intenable et qu'il fallait s'attendre à une révolte.

C'est dire que le 15 juillet allait être, à nouveau, une journée décisive. Cela est si vrai que les sections d'assaut du parti des Sudètes avaient été consignées, et les « amts-walter » mobilisées. La propagande « chuchotée » travaillait fébrilement: « Cette fois, répétait-on sur un ton confidentiel, il viendra à coup sûr. » On n'attendait plus que le signal, sous forme d'une grève générale dans la région sudète. Des instructions précises avaient été données à cette fin aux syndicats nazis et aux associations d'employeurs mis au pas.

Mais, cette fois encore, les milieux démocratiques étaient sur leurs gardes. Dès le 11 juillet, la presse sociale-démocrate et communiste avait été en mesure de dévoiler les plans du parti des Sudètes. Le 13 juillet, les syndicats libres lançaient un sévère avertissement. Et toutes les organisations antifascistes faisaient savoir qu'elles riposteraient par des « contre-mesures » à toute tentative d'imposer le débrayage des usines par la terreur. Quant au gouvernement, appuyé et poussé, comme le 21 mai, par l'inébran-

lable esprit de décision de toutes les couches démocratiques de la population, il prit rapidement, énergiquement et sans bruit, les mesures dictées par la situation. Il fit savoir aux employeurs et aux délégués ouvriers que la police arrêterait tous ceux qui tenteraient de débrayer les machines et de provoquer des troubles. En même temps, les postes de gendarmes du territoire sudète furent renforcés.

Ces mesures s'avèrent plus que suffisantes. Le parti des Sudètes « décommanda » l'opération projetée; et la nouvelle alarmante d'une nouvelle mobilisation tchécoslovaque, lancée par Berlin aux quatre coins du monde, n'eut d'autre but que de couvrir la retraite opérée également par les alliés extérieurs de Henlein.

CHANGEMENT DE TACTIQUE

Les plans agressifs du III^e Reich avaient échoué, le 21 mai et le 15 juillet, devant la volonté de défense de la Tchécoslovaquie et les déclarations de fidélité des alliés de Prague. Berlin en tira une première conséquence: il fallait changer de tactique.

A la place de l'attaque directe, le III^e Reich choisit maintenant l'attaque indirecte; à la place de l'agression militaire, l'agression — pour l'instant — diplomatique. Parallèlement à l'action du capitaine Wiedemann à Londres, Sebekovsky, membre de la direction suprême du parti allemand des Sudètes (l'un des trois véritables meneurs du mouvement Henlein) passait à la nouvelle tactique dans son action de Karlsbad. A Londres, Wiedemann offrait un pacte aérien, des accords de neutralité, des solutions pacifiques dans toutes les tailles et suivant tous les modèles. A Karlsbad, Sebekovsky déclara que « dans l'intérêt de la paix, le parti des Sudètes était prêt à faire des concessions sur la base d'une réparation des dommages causés depuis 1918 aux Allemands des Sudètes » (une des revendications du programme de Karlsbad).

Cependant, deux documents publiés presque en même temps nous montrent bien l'esprit dans lequel étaient conçues ces offres de paix soudaines. L'un d'eux est le rapport d'un officier danois contenant des indications très précises sur la concentration rapide de troupes et de matériel de guerre allemands dans toute la région frontrière de la Basse-Autriche. L'autre document est une circulaire confidentielle adressée par la direction du parti des Sudètes aux « amts-walter » du parti, leur enjoignant de procéder entre le 20 et le 22 août à un « rappel brusqué de tous les militants ». Ce document fut révélé par le « Sozial-demokrat » de Prague, avec tous les détails, chiffres, noms et numéros d'ordre à l'appui. La circulaire revêt un caractère militaire non-méconnaissable; elle est pour ainsi dire un ordre de mobilisation d'essai pour la guerre civile.

Mais si d'un côté les démarches de Wiedemann étaient suivies d'effet, si les amis anglais de Henlein et Hitler se voyaient offrir la possibilité d'intervenir en appuyant les prétentions des Sudètes, d'un autre côté, il s'agissait d'empêcher que l'œuvre de pacification en Tchécoslovaquie s'achève ou même progresse sans une immixtion étrangère. Il fallait, pour cela, empêcher que le « statut des nationalités » fût publié et présenté au Parlement. C'est ce qui explique le revirement brusque de Berlin dans cette question. Jusqu'alors, les postes de T.S.F. et la presse de Goebbels (y compris les appendices sudètes du ministère de la Propagande de Berlin) n'avaient cessé de vitupérer, en termes d'une violence extrême, la « lenteur exaspérante des travaux du gouvernement de



Au cours d'une manifestation, des Allemandes des Sudètes chantent un hymne à la liberté.

Prague». « Atermoiements intentionnels », « Prague sabote l'accord », etc., etc.: c'est ainsi que les instruments de propagande nazis rédigèrent leurs mots d'ordre. Puis, soudain, on vit le parti des Sudètes « avertir » le gouvernement tchécoslovaque « contre une conclusion trop hâtive des travaux de rédaction du statut des nationalités »; tout d'un coup, la meute des scribes et des « speakers » nazis protesta, déchainée, contre une prétendue « tentative du gouvernement de Prague de placer les Sudètes devant un fait accompli ».

Le « Völkischer Beobachter » piqua une crise de rage le jour où furent publiées quelques dispositions du statut. Et le président du groupe parlementaire de Henlein, le sieur Kundt, manifesta bruyamment son indignation à ce propos.

Mais ces messieurs protestaient bien moins contre le contenu des dispositions rendues publiques que contre leur publication. Rien ne dévoile plus clairement que ces protestations les véritables intentions de Hitler et de Henlein.

OCCASIONS MANQUEES

Une des règles essentielles de la stratégie militaire et de la stratégie politique veut que l'exploitation d'un succès soit d'une importance égale, sinon supérieure, à celle du succès lui-même.

Le 21 mai, la démocratie tchécoslovaque remporta une victoire. Mais celle-ci ne fut pas exploitée avec la rapidité et l'énergie nécessaires. Si, tout de suite après l'échec de la tentative d'agression hitlérienne, le gouvernement tchécoslovaque avait présenté son « statut des nationalités », même incomplet, au Parlement et à l'opinion publique; s'il avait apporté ainsi la preuve pratique de son désir indiscutable de réaliser une entente démocratique entre Tchèques et Sudètes, Henlein et Hitler eussent été placés dans une situation extrêmement défavorable.

Mais on manqua l'occasion favorable; on permit à l'adversaire de se retirer en bon ordre et de se regrouper en vue de nouveaux assauts. La faute en incombe principalement à l'aile droite des partis gouvernementaux (Agrariens, Union nationale, Parti corporatif), qui avait du reste ouvertement protégé Henlein aux débuts de son action politique.

LE STATUT DES NATIONALITES ET LE « MEMORANDUM » DE HENLEIN

On manqua, certes, l'occasion la plus favorable, mais cela ne veut pas dire que l'œuvre d'une entente effective, complète, entre Tchèques et Sudètes allemands ne puisse être poursuivie et heureusement conclue sur le terrain choisi.

Le « Statut des Nationalités » constitue une bonne base pour cette entente. Jusqu'à présent, ce complexe de lois n'est pas encore connu, tout au moins en sa totalité. Mais ce que l'on sait déjà des tendances et des dispositions fondamentales du statut mérite d'être approuvé, encore qu'il y ait lieu d'en critiquer certains points.

En premier lieu, le statut prévoit une solution du problème linguistique, qu'il convient d'approuver hautement. Les membres des minorités (ou plutôt de ce qu'on appelait jusqu'à présent minorités, car désormais, ce terme est remplacé par « nationalités ») pourront se servir de leur langue dans une plus grande mesure que par le passé, notamment dans leurs rapports avec les autorités et l'administration.

Une autre partie du statut régit la participation des « nationalités » à l'administration de l'Etat et remédie aux insuffisances dans ce domaine.

D'autre part, il prévoit qu'en ce qui concerne les dépenses de l'Etat pour l'enseignement, les travaux publics, les établissements culturels, etc., il en sera alloué à chaque nationalité un montant proportionnel correspondant exactement au pourcentage de la minorité respective. De même, le contrôle de la répartition et de l'emploi des crédits devra être assuré par des dispositions légales nouvelles (entre autres, par la création de *curies* nationales au sein des assemblées (*Landtag*)).

Le statut renforce les mesures destinées à empêcher la « dénationalisation ». Ainsi, les assemblées représentatives de la Bohême, de la Silésie-Moravie, de la Slovaquie et de la région sub-carpathique, composées jusqu'à présent de membres dont la moitié seulement était élue (l'autre moitié des membres étant nommée) seront remplacées par des assemblées élues aux prérogatives très étendue. Ces *landtags* se verront accorder le droit de prendre les décrets d'application de la plupart des lois votées par le Parlement du pays.

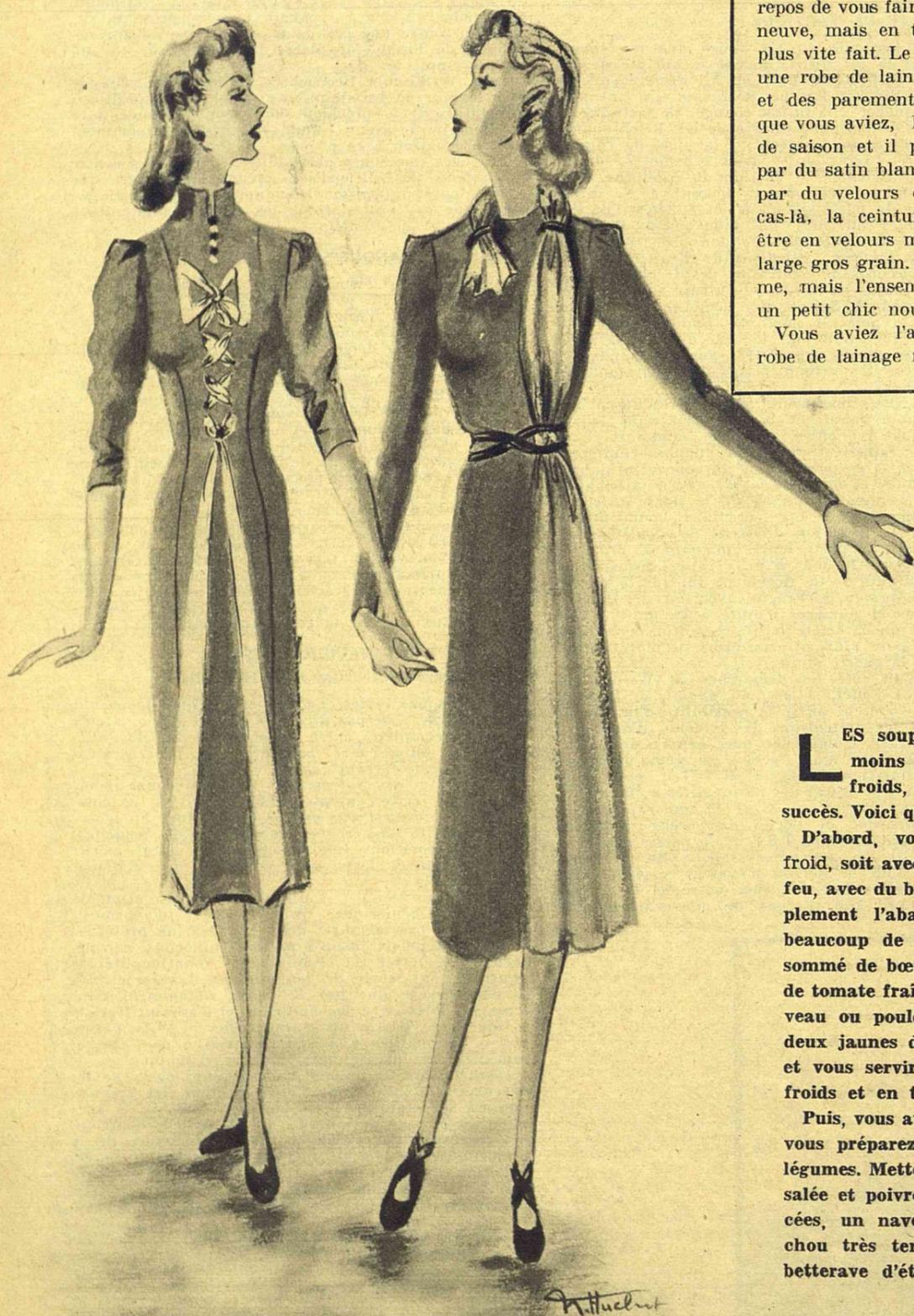
(Voir suite page 22.)



Une grande manifestation antifasciste dans les Sudètes.

A GAUCHE : VOTRE ROBE BLEU MARINE ETAIT BOUTONNEE SUR LE DEVANT; VOUS AVEZ AGRANDI LES BOUTONNIERES AFIN DE POUVOIR Y PASSER UNE VERITABLE GARNITURE BLANCHE; ELLE SERA LACEE AU MILIEU, UN NOEUD EN HAUT. LE BAS DE LA JUPE EST DOUBLEE DE BLANC EGALEMENT ET FAIT UN EFFET DE PANNEAU.

A DROITE : SUR VOTRE ROBE DE CREPE DE CHINE NOIR, VOUS VOULEZ UNE NOTE GAIE; DEUX LARGES BRIDES EN CORDONNET DE CHAQUE COTE DU COU VOUS PERMETTRONT DE PASSER UNE ECHARPE DE MOUSSELINE DE SOIE QUI TOMBERA SUR LA JUPE, VOUS PASSEREZ L'ECHARPE SOUS LA CEINTURE AFIN QU'ELLE SOIT MAINTENUE.



AVANT de partir en vacances, vous passez une journée entière à fermer votre appartement; la tâche qui vous rend plus songeuse est celle de ranger votre armoire; pour le linge de maison, il suffit de quelques instants, mais quand vous arrivez aux robes, vous devenez rêveuse. Vous aviez déjà décidé de ce que vous deviez emporter, mais il reste des petites robes dont vous aimeriez vous servir dès votre retour. Septembre ne sera pas encore le moment d'une mode très nouvelle, et vous n'avez pas le courage pendant ces quelques semaines de repos de vous faire une robe tout à fait neuve, mais en transformer une sera plus vite fait. Le plus facile sera pour une robe de lainage de mettre un col et des parements différents de ceux que vous aviez, le piqué ne sera plus de saison et il pourra être remplacé par du satin blanc, et plus tard encore par du velours de couleur; dans ce cas-là, la ceinture pourra également être en velours monté et piqué sur un large gros grain. La forme sera la même, mais l'ensemble aura néanmoins un petit chic nouveau.

Vous aviez l'automne dernier une robe de lainage noir avec le manteau

assorti, vous la regardez bien, elle est loin d'être usée, pourquoi dépenser de l'argent inutilement pour un autre ensemble? La mode de septembre est en général neutre, cette intersaison nous amène lentement à la mode nouvelle d'octobre. Vous mettez un gilet de velours noir sur le milieu de votre corsage boutonné sur le devant; le col est droit, dit officier; le bas de votre ourlet est un peu fané, et comme la mode est aux jupes courtes, vous pouvez couper cet ourlet, et border la jupe d'un petit biais de velours qui fera un rappel charmant du corsage; et vous ajoutez deux poches plaquées, en velours également, sur la jupe.

Votre manteau avait des boutons de corozo, ils seront maintenant recouverts de velours ainsi que le col et les revers.

Cette redingote droite est sévère, une ceinture en cuir verni l'égayera.

Votre feutre aura une jarrettière de velours avec un nœud chapelier.

Et vous aurez ainsi, Madame, avec un tout petit métrage de velours, réalisé le prodige d'avoir pour votre retour un ensemble aussi nouveau qu'élégant.

ROUGE-GORGE.

Bon Appétit !

LES soupes et les potages sont moins appréciés l'été, mais froids, ils auront toujours du succès. Voici quelques recettes.

D'abord, vous avez le consommé froid, soit avec le bouillon du pot-au-feu, avec du bouillon de veau, ou simplement l'abatis d'un poulet avec beaucoup de légumes. Dans le consommé de bœuf, vous mettez un jus de tomate fraîche, dans le bouillon de veau ou poulet, vous battez un ou deux jaunes d'œuf, selon la quantité et vous servez ces consommés très froids et en tasse.

Puis, vous avez le bordy, potage que vous préparez avec toutes sortes de légumes. Mettez à cuire à l'eau froide salée et poivrée, deux carottes émincées, un navet, quelques feuilles de chou très tendres coupées fin, une betterave d'été si possible. Au bout

d'une heure de cuisson, ajoutez quatre tomates épluchées et épépinées. Laissez cuire à nouveau une heure. Hachez finement deux feuilles d'oseille tendre, du persil, du cerfeuil, deux feuilles d'estragon. Jetez le tout avant de retirer du feu. Refroidissez votre cuisson sans rien passer. Servez dans la soupière avec des petits glaçons et en même temps, une jatte de crème, dont chacun se servira dans l'assiette. (Proportions des légumes pour 4 personnes.)

Vous avez aussi le jus de tomate fraîche. Passez les tomates. Récoltez jus et pulpe. Salez, poivrez. Ajoutez une pincée de sel de céleri que vous trouvez en petit flacon chez les épiciers, quelques gouttes de jus de citron. Servez très froid en tasse.

SAINTE ZITE.

SECOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

RENOVEE

Petits Conseils

◆ Vous pouvez, pour brunir, faire un mélange d'huile d'amandes douces et de bergamote; faites un essai d'abord, car pour chaque peau la préparation n'est pas la même, il faut plus ou moins de bergamote (1/3 de bergamote et 2/3 d'huile d'amande douce).

◆ Avec une robe unie en crêpe de Chine usée et lustrée, ne cherchez pas à faire une modification avec une teinture, mais servez-vous simplement de cette robe pour faire un fond de jupe pour les robes qui en nécessitent un.

◆ Vous avez, en vacances, une robe boutonnée en tobralco; rien ne sera plus commode que de vous en servir au re-

tour comme blouse d'intérieur. Si vous l'aviez faite large afin qu'elle soit plus seyante, enlevez un peu d'ampleur sur les côtés; avec les morceaux qui tombent vous aurez la facilité d'ajouter des poches à cette blouse.

◆ Avec votre foulard à cheveux d'été (prenez les morceaux qui ne sont pas passés), vous pouvez recouvrir des boutons dont vous êtes lasse et vous aurez une garniture nouvelle.

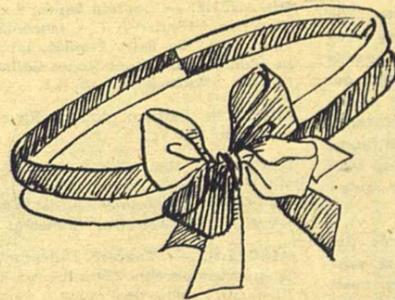
◆ Remplacez votre filet de nuit par un tulle, vous serez moins laide au réveil; pour le jour, un ruban maintiendra vos boucles.



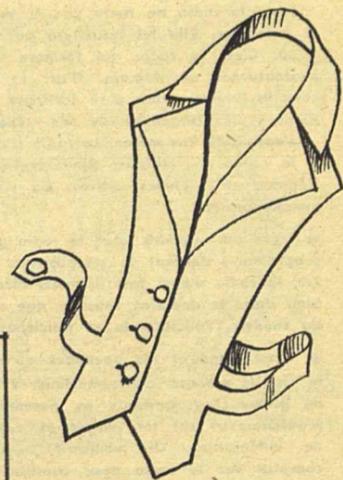
A GAUCHE : CE JOLI ENSEMBLE DE LUCILE PARAY, EN LAINAGE MARINE, EST GARNI DE PIQUE BLANC... ET VOUS REMPLACEREZ FACILEMENT CETTE GARNITURE DE PIQUE PAR UNE GARNITURE DE SATIN OU DE VELOURS.

(Photo Dorvyn.)

CI-DESSUS : SUR VOTRE ROBE UNIE NOIRE, VOUS VOUS ETES FAIT UN PETIT MANTEAU DE LAINAGE LEGER QUI EST, EN REALITE, UNE PARURE PLUTOT QU'UN VERTABLE MANTEAU. CE MODELE A ETE FAIT A HOLLYWOOD.



UNE CEINTURE FANTAISIE, EN RUBAN DE DEUX TONS, REMPLACERA VOTRE CEINTURE DE CUIR. VOTRE ROBE SERA LEGEREMENT MODIFIEE ET VOUS AUREZ L'AVANTAGE DE POUVOIR CHANGER CETTE CEINTURE, PEU ONEREUSE, SOUVENT.



UN GILET EN PIQUE BLANC ET INDEPENDANT POURRA ETRE MIS SOUS N'IMPORTE LAQUELLE DE VOS JAQUETTES, AUSSI BIEN SUR UNE BLOUSE QUE SUR UNE ROBE, A CONDITION QUE VOTRE ROBE SOIT UNIE.

LA TCHÉCOSLOVAQUIE

cœur de l'Europe

(Suite de la page 19.)

En outre, des membres de ces landtags, réunis en « curies nationales », exerceront le contrôle sur l'application de toutes les lois « nationales », sur l'utilisation de tous les crédits culturels, d'enseignement, etc. Enfin, le statut prévoit la création d'« inspectoriats » spéciaux pour toutes les régions nationales, recrutés dans la population locale.

C'est dire que le statut — s'il est appliqué selon les normes démocratiques — constituera un instrument de pacification extrêmement utile. (Il convient de faire remarquer à ce propos qu'il s'agit non seulement de l'application du statut, mais de la nécessité d'accompagner l'octroi des nouveaux droits par des mesures d'aide économique de grande envergure en faveur des régions sudètes particulièrement frappées par la crise; or, c'est précisément à des mesures de ce genre qu'entendent s'opposer les groupes de droite des partis gouvernementaux tchèques.)

Le statut peut donc écarter ou supprimer un grand nombre de facteurs qui donnaient lieu, jusqu'à présent, à des revendications de la part des Sudètes allemands; il peut, d'autre part, réaliser une grande partie de leurs aspirations justifiées. C'est pour cela, précisément, qu'il est rejeté par Asch et Berlin. Car pour Hitler et Henlein, il ne s'agit pas d'obtenir des solutions satisfaisantes faisant droit aux besoins réels des Sudètes, mais de la mise au pas de la Tchécoslovaquie; ils ne souhaitent pas de voir réaliser la paix entre Sudètes allemands et Tchèques, mais de maintenir un état de choses aussi peu pacifique que possible.

Voilà pourquoi le mémorandum du parti henleiniste contient, point par point, des revendications dont la réalisation entraînerait une brèche fatale dans la souveraineté de l'Etat.

« Nous ne saurions accepter la création d'un Etat totalitaire au sein de notre démocratie », déclarait récemment M. Krofta, ministre des Affaires étran-

gères, au cours d'une interview. Au moment de cette déclaration, le mémorandum de Henlein n'était pas encore connu. On comprend que le parti des Sudètes allemands se soit montré si indigné lorsque les journaux français publièrent le texte du mémorandum en quelque sorte comme un commentaire de la déclaration de Krofta.

UN LORD DANS UNE BARQUE BALLOTÉE PAR L'OCEAN.

La Tchécoslovaquie ne saurait, en effet, admettre la création d'un « Etat » totalitaire, pour peu qu'elle ne tienne pas à signer son propre arrêt de mort. Mais c'est à cela que le III^e Reich veut la contraindre, avec l'aide de l'action « médiatrice » des Anglais.

Avec le billet de retour du capitaine Wiedemann, lord Runciman, l'honnête courtier de Chamberlain, s'est rendu sur le continent. « Il s'y est rendu à la demande du gouvernement de Prague », a déclaré le « Premier » anglais, passé maître en l'art de se taire et de ne pas répondre. Cette déclaration, il l'a faite cependant sans que personne ne la lui ait demandée, et avec un luxe d'éloquence bien suspect. La méfiance semble d'autant plus justifiée qu'à Prague, les milieux diplomatiques rapportent ouvertement et dans tous ses détails l'histoire d'une lettre adressée par le gouvernement tchécoslovaque au « Premier » britannique. Cette lettre exprime une profonde surprise au sujet de la prétendue « demande » du gouvernement de Prague, tout à fait inexistante, et elle précise en termes catégoriques que Lord Runciman serait le bienvenu en qualité d'observateur et de conseiller, mais non en qualité de juge ou d'arbitre.

Même si le parti des Sudètes allemands n'avait pas donné si vite son agrément au voyage de lord Runciman, même si la presse berlinoise n'avait pas traité le noble Anglais avec tant de bienveillance, la Tchécoslovaquie démocrate (et tous les amis de la paix) n'auraient aucune raison de saluer avec joie la venue de l'honnête courtier de Chamberlain. Après avoir accepté sa mission, lord Runciman aurait dit à lord Halifax : « J'ai l'impression qu'on me lance sur le vaste océan dans une toute petite barque. » A ces paroles, l'humour tchèque — l'humour d'un peuple aussi courageux et sympathique qu'épris de

liberté — répondit sans retard : « Malheureusement, cette barque anglaise ne sera pas traitée par les bombardiers allemands comme c'est de règle en Espagne ! »

Aussi bien, le rapprochement avec la guerre d'Espagne s'impose-t-il à ce propos. L'« action médiatrice » de lord Runciman porte la même marque que la célèbre « non-intervention » : elle est *made in Downingstreet*. Dans la question espagnole, la France a cédé à la pression de Chamberlain, à son propre détriment et au détriment du monde entier. Si elle se mettait à la remorque de Chamberlain dans la question tchécoslovaque également, elle nouerait elle-même le nœud qui servirait à l'étrangler.

Car la mise au pas de la Tchécoslovaquie (qu'on l'appelle « neutralisation » ou « Cantonisation ») ne serait que la préparation du « règlement de comptes définitif avec l'ennemi héréditaire », dont il est question dans « Mein Kampf ». L'ennemi héréditaire, on le sait, est la France.

Déjà le fait que celle-ci ait accepté l'idée de la mission Runciman affaiblit la position de la démocratie tchécoslovaque en Europe Centrale, et les positions de la paix en général.

Vestigia terrent — ce vieux dicton n'a plus de poids aux yeux des politiques réalistes à la Chamberlain qui, après l'expérience espagnole et autrichienne, s'imaginent pouvoir amener la Tchécoslovaquie à échanger des garanties réelles contre l'illusion d'une « paix allemande ». La population tchécoslovaque, en grande majorité démocrate, n'a pas du tout envie de faire harakiri, même si un lord lui dit que « ça fait à peine mal ». Dès maintenant, elle est préparée à se défendre contre de nouvelles attaques du genre « direct » que Berlin et Asch ne manqueraient pas d'entreprendre si la mission primitive de Runciman devait échouer, ou si l'on était obligé d'y renoncer. Les démocraties occidentales ne devraient pourtant pas ignorer qu'une opération consistant à transformer le « cœur de l'Europe » en un organe secondaire du III^e Reich serait, pour elles aussi, mortelle.

« Paris et Londres sont défendus dans les Sudètes » : cette phrase est toujours valable; elle l'est même davantage aujourd'hui. Et il ne s'agit pas seulement de Paris et Londres, mais de la paix tout court.

C. F. WEISKOPF.

RADIO

Radio et Théâtre

On prête à un poste privé l'intention de louer un théâtre afin que le public puisse assister à certaines émissions et voir, en chair et en os, les artistes popularisés par le micro.

Là-dessus, certains directeurs de théâtres hurlent comme des possédés contre cette concurrence que veut leur faire la radio.

Eh bien! s'ils réfléchissaient un peu, ils seraient au contraire les premiers à se féliciter de l'initiative en question.

Que pouvait-on craindre de la radio? Qu'elle tue le théâtre et le cinéma grâce à la formule du « spectacle dans un fauteuil » — un bon fauteuil chez soi — qu'elle donne gratuitement au public. A dire vrai, on admettait que cette crainte serait surtout justifiée quand la télévision entrerait dans le domaine pratique. Ce jour-là, pensait-on, il n'y aurait plus théâtre ni cinéma.

Or voici que la radio éprouve maintenant le besoin d'exhiber en public les vedettes qu'elle a lancées. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elle rend hommage au théâtre? Et que, grâce à elle, celui-ci peut retrouver la faveur de la foule?

Non, la radio ne tuera pas le théâtre. Elle le rajeunira. Elle lui insufflera un sang nouveau. C'est la radio qui formera les grands dramaturges de demain. C'est la radio qui sera le Conservatoire d'où sortiront les comédiens et les tragédiens de nos scènes futures.

J'anticipe? Pas même. La radio a déjà fourni à la scène M. Maurice Diamant-Berger, Max Régner et quelques autres. Ce n'est qu'un commencement.

♦ L'été est mauvais pour la radio privée. Ses programmes sentent le remplissage. Par contre, la radio d'Etat fait de réels efforts, aussi bien dans le domaine musical que dans celui du théâtre. Félicitons-la et félicitons-nous en.

♦ C'est pendant les vacances qu'on ressent le plus le manque d'informations et de revues de presse. Les journaux ne parviennent pas régulièrement sur les plages et autres lieux de villégiature. On voudrait bien pouvoir compter sur la radio pour combler ce vide. On dira que les vacances durent peu et que le citadin peut bien se passer pendant quelques jours de nouvelles. D'accord, d'accord! Mais le paysan, lui, reste toute l'année dans cet isolement. Et sans doute a-t-il plus que

tout autre souffert des mesures prises contre la radio. Au fait, qu'attend M. Daladier pour reconsidérer la question, comme il a promis de le faire?

VOUS POUVEZ ECOUTER :

JEUDI 18. — Pelléas et Mélisande, de Claude Debussy et Maeterlinck (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Rennes, Nice, 20 h.); Robespierre amant de la patrie, pièce radiophonique de Maurice Duplay (P.T.T., 20 h. 30); Le Médecin malgré lui, de Molière, et Un Caprice de Musset (Radio-Paris, 17 h.); La Veuve Joyeuse (Radio-Cité, 21 h.); L'Enlèvement au Sérail, de Mozart (Bruxelles Français, 21 h.); Les vieilles chansons de route de France (Radio 37, 21 h.).

VENDREDI. — L'Abbé Constantin (Radio-Paris, 20 h. 30); Le Barbier de Séville, extraits (Poste Parisien, 22 h.); Bataille de dames, pièce de Jules Sandeau (Luxembourg, 21 h. 15).

SAMEDI. — La tragique histoire de Faust, tragédie en 5 actes de Marlowe, avec le théâtre du Peuple (Lille, Toulouse, Limoges, 20 h. 30); retransmission de l'Opéra-Comique (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, en soirée); Gala avec André Bauge (Radio-Cité, 21 h.); Chopin, par Fernand Gregh (Poste Parisien, 21 heures).

DIMANCHE. — Captain Smith, 3 actes de Jean Blanchon (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30); La Belle Eveillée, un acte en vers de Franc Nohain, avec Roger Gaillard et Jeanne Provost (Radio-Paris, 16 h.).

LUNDI. — Festival Maurice Ravel (Radio-Paris, 20 h. 45).

MARDI. — Une vilaine Femme, 3 actes de Steve Passeur, avec Simone (Radio-Paris, 20 h. 30); retransmission de l'Opéra-Comique (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, soirée).

MERCREDI. — Concert : Beethoven, Mozart, Grieg, Mendelssohn (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); relais de Prague : musique tchèque (Paris-P.T.T., 21 h.).

L'AUDITEUR X.

DU TABAC POUR L'ESPAGNE

QUE CHAQUE AMI DE L'ESPAGNE REPUBLICAINE SE PRIVE POUR UNE FOIS DE SON PAQUET DE TABAC ET L'ENVOIE AUX COMBATTANTS DE LA LIBERTE.

« DU TABAC POUR L'ESPAGNE »

Envoyez les dons en nature ou en espèces, au Comité franco-espagnol, 26, rue de la Pépinière, Paris (8^e).

Vous allez partir en Vacances !

N'oubliez pas de nous demander des spécimens gratuits et quelques affiches pour faire connaître « REGARDS » dans les localités où vous séjournerez.

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

« BON DIMANCHE »

Aller et retour

A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année.

♦ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine

♦ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8 à 30 fr. en 3^e classe

de 12 à 40 fr. en 2^e classe

ENFANTS DE 4 A 10 ANS

MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible

D'UNE GARE QUELCONQUE

- ♦ de la zone d'arrivée
- ♦ d'une zone plus rapprochée
- ♦ ou d'une zone plus éloignée. (moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la

SOCIETE NATIONALE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.

Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54



Une GARANTIE DE 5 ANS

contre tous vices de fabrication, vous la trouverez à

LA MAISON DU VÉLO

LA PLUS GRANDE VENTE PARISIENNE

Demandez le Catalogue gratuit au constructeur-spécialiste des Cycles marque HENRY : Henri BINET, 6, rue Émile-Gilbert, Paris-12^e

usement,
par les
e en Es-
rre d'Es-
n média-
marque
est made
gnole, la
n, à son
e entier.
ain dans
nouerait
e (qu'on
ation »)
le comp-
nt il est
héredi-
e de la
la démo-
les po-

plus de
a Cham-
et autri-
chécoslo-
ntre l'il-
on tché-
n'a pas
lord lui
ant, elle
les atta-
ne man-
primitive
it obligé
ne de-
on con-
pe » en
our elles

es Sudè-
elle l'est
agit pas
aix tout
KOPF.

es !
scimens
nnaître
rnererz.

LS

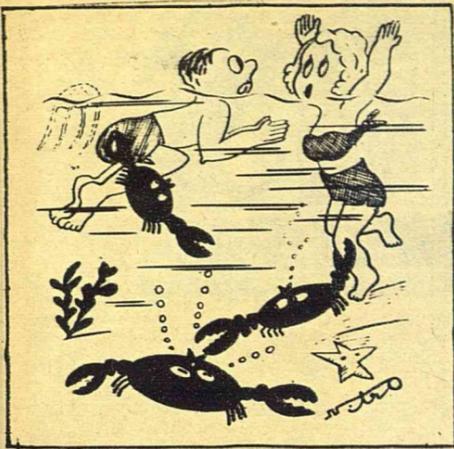
S
fr.

fr.
fr.

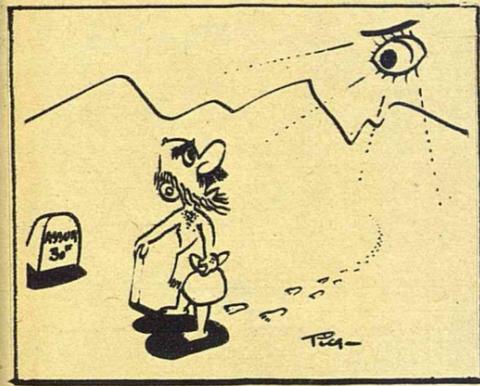
a-
du
in-
te.

OLICITÉ
ARDS
7-546 B
6 - X
56-87
5-54

5 ANS
de fabri-
uverez à
U VELO
PARISIENNE
nstructeur
ENRY :
Paris-12-



IL Y A FOULE.
— Avec leurs congés payés, qu'est-ce que nous avons comme travail !...



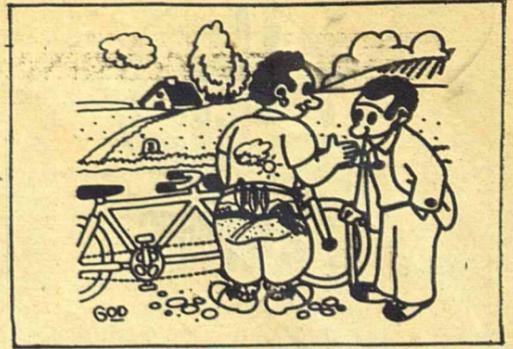
CAIN. — Non mais !... Vous voulez ma photo ?...



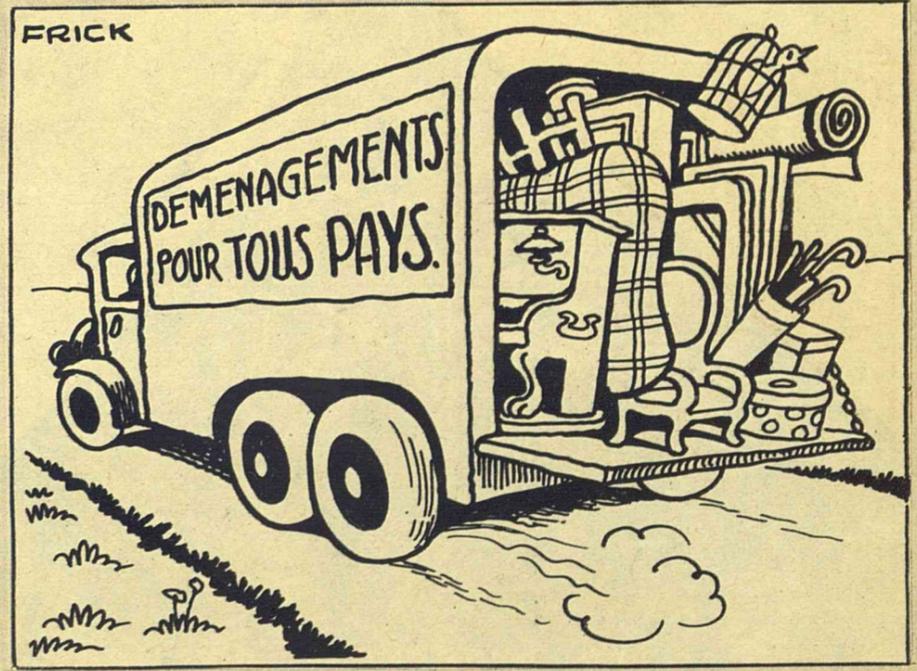
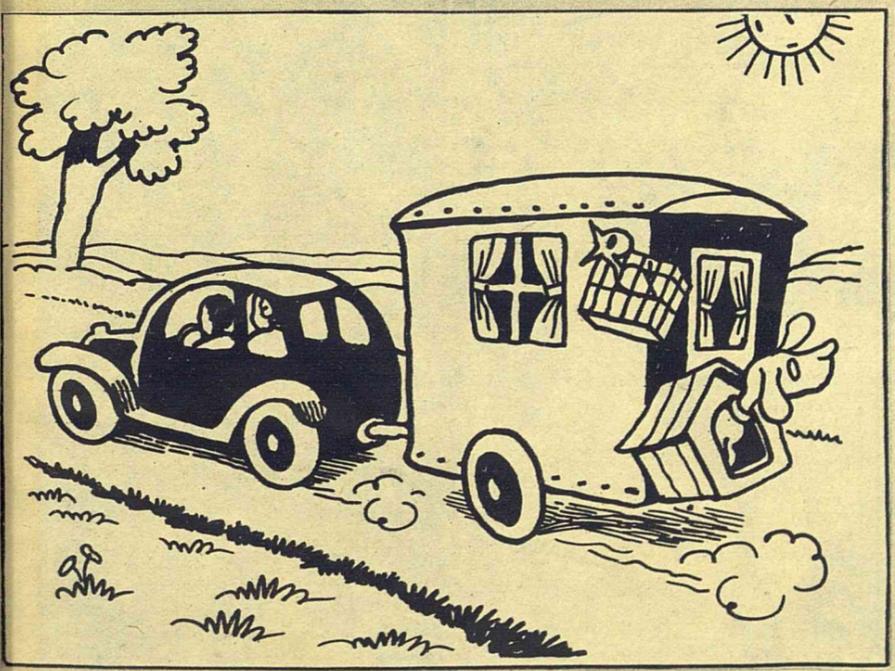
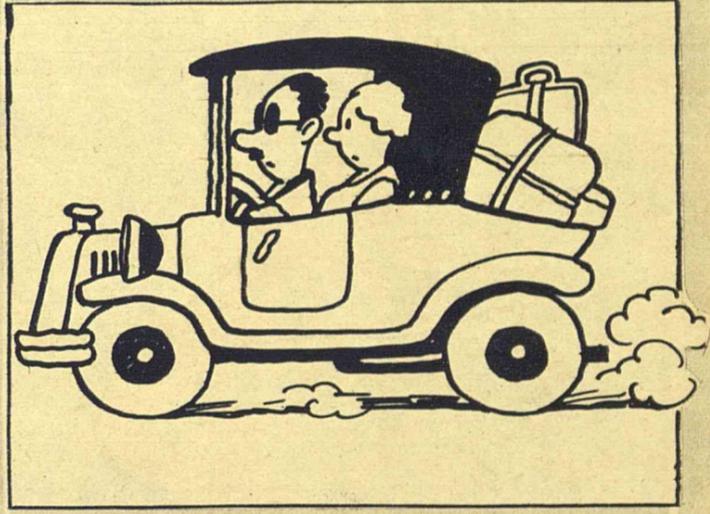
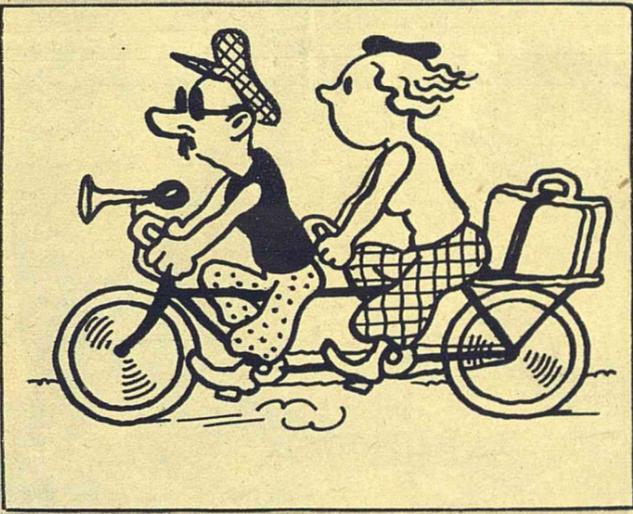
VACANCES PRESIDENTIELLES.
— Tiens, des congés payés...



— Ne me prenez pas par la taille... On nous observe !



— J'ai fait ça pour ma femme qui se plaignait de ne pas voir le paysage...



LE CAMPING (graphique montrant son essor prodigieux).

1fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards



LES REBOUTEUX DE MON VILLAGE

par René LELU